



Fratres in Unum

Établir des ponts entre le ciel et la terre



Frères des
Ecoles
Chrétiennes

La  Salle



**Frères des
Écoles
Chrétiennes**

Fratres in Unum

Établir des ponts entre le ciel et la terre

Lettre pastorale à la famille lasallienne

Frère Armin A. Luistro FSC

Supérieur général

Institut des Frères des Écoles Chrétiennes

Bureau de l'information et de la communication

Maison généralice, Rome, Italie

25 décembre 2025

Traduction

Frère Antoine Salinas FSC

**Texte original en anglais*



**Made in
Indivisa
Font**
indivisafont.org

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

*Fratres in **Unum***

Établir des ponts entre le ciel et la terre

LETTRE PASTORALE À LA FAMILLE LASALLIENNE

Frère Armin A. Luistro FSC
Supérieur général

25 décembre 2025



Table des matières

Genèse :	4
Un simple contact.	
<i>Le début d'une rencontre</i>	

01.	La fièvre de la jeunesse	11
02.	Jamais seul	15
03.	Seuls gagnent ceux qui protègent	19
04.	Une grande famille désordonnée	23
05.	Tonnerre et éclairs	27
06.	Tisser des rêves	32
07.	Soif de présence	37
08.	Mille gongs	41

09.	Pédagogie de la fraternité	45
10.	Rencontres insolites	55
11.	Des cercles qui s'élargissent	59
12.	Une proximité fragile	67
13.	Les saveurs de l'amitié	73
14.	Au-delà de sa zone de confort	77
15.	Jeunes rêveurs	81
16.	Notre pain quotidien	89
Apocalypse :		94
Une seule coupe.		
<i>Reffet de communion</i>		

Genèse :

un simple contact

Le début d'une rencontre

Notre hôte conduisit notre groupe dans une classe de maternelle où près de trente-six enfants s'adonnaient joyeusement à leur activité du jour. Les enfants étaient tous pleins de vie et me saluaient joyeusement tandis que je passais d'une table à l'autre. Tous, sauf un petit garçon de quatre ans. Sergio s'était renfermé sur lui-même et ni les couleurs, ni la musique, ni le bruit autour de lui ne parvenaient à le sortir de sa solitude. Dans l'agitation créée par notre présence intrusive, cet enfant de quatre ans s'est approché de moi très discrètement et a simplement enroulé ses bras autour de mes jambes. Je me suis assis sur l'une des chaises basses des enfants pour recevoir son étreinte et le regarder dans les yeux. Mais Sergio a enfoui sa tête sur mes genoux, tout en répétant « maman, maman ».

Pendant une minute sacrée, je me suis senti profondément en lien avec Sergio que je tenais sur mes genoux. En lien avec moi-même. Avec toute l'humanité. Avec mon Dieu. En un éclair, j'ai réalisé que j'entrais dans le royaume du mystère. Non pas celui qui appartient à la catégorie des énigmes insolubles, mais celui qui dévoile des vérités plus profondes

chaque fois où le niveau d'engagement s'intensifie. Je me sentais réel, profondément humain, divinement heureux.¹

« **Soit nous sommes frères, soit nous nous détruisons mutuellement** ».²

Le Pape François a souligné à maintes reprises notre fraternité universelle, rappelant à tous que nous sommes « *nés d'un même Père* ». Nous ne sommes pas seulement issus du même patrimoine génétique, mais nous avons été créés par le même Dieu aimant qui nous donne la vie parce qu'il nous aime. J'existe parce que je suis aimé ! Inconditionnellement. Infiniment. Éternellement.

Quel changement radical par rapport au principe cartésien du doute radical, « *Cogito, ergo sum* » ! La rencontre fortuite avec Sergio m'a fait prendre conscience d'une présence profonde qui appelait une réponse urgente et réelle. Tous les doutes que j'avais sur mon existence ou ma capacité à changer le monde se sont effacés devant une situation urgente qui exigeait MA réponse immédiate. J'étais confronté au besoin exprimé par quelqu'un qui se tournait vers moi pour trouver du réconfort. J'aurais pu repousser la réalité et tout aurait disparu dans le néant et l'obscurité. Comme l'herbe qui se flétrit et fane.

.....
1 Cette histoire a été racontée pour la première fois aux jeunes Lasalliens réunis à la Maison généralice, à Rome, en juillet 2025, à l'occasion du Jubilé de la jeunesse.

2 Pape François. Première Journée internationale de la fraternité humaine. Message vidéo. 4 février 2021. https://www.vatican.va/content/francesco/en/messages/pont-messages/2021/documents/papa-francesco_20210204_videomessaggio-giornata-fratellanza-umana.html.

J'ai choisi de m'engager. Un lien fraternel s'est forgé. Deux étrangers sont désormais liés l'un à l'autre comme des frères d'armes. Cette rencontre fortuite s'est transformée en un moment rempli de grâce.

J'ai trouvé un nouveau sens à cette nouvelle réalité. Je me suis redécouvert, j'ai redécouvert ma vocation, j'ai redécouvert mon Dieu.

Ce moment m'a transformé, bouleversé l'âme. L'expérience d'être en présence d'un amour sincère, – envers moi et le garçon que je tenais sur mes genoux – change notre perception de la réalité. Nous ne sommes plus jamais les mêmes. Celui qui est plongé dans la folie de l'amour voit le monde différemment : la lumière ne s'éteint jamais. Les problèmes trouvent soudainement leur solution. Rien n'est impossible. La bonté devient illimitée. Les défis vous rendent d'autant plus fort. La joie déborde. L'espérance ne déçoit pas.

Au cours d'une conversation informelle avec le Frère Luis Gustavo Melendez FSC, théologien à l'Université pontificale de Mexico, je lui ai parlé du thème de ma lettre pastorale consacré cette année à la fraternité, et lui ai fait part de mon souhait de connaître son point de vue sur le lien entre ce thème et la Trinité. Il m'a envoyé un excellent article sur la Trinité comme modèle par excellence de la fraternité. Au lieu de citer de longs extraits de son travail universitaire dans cette lettre pastorale, j'ai pensé qu'il valait mieux conserver son article dans son intégralité et le mettre à disposition dans un avenir proche pour ceux qui souhaiteraient approfondir le sujet. Pour l'instant, je souhaite partager ci-dessous quelques points tirés de l'article de Fr. Gustavo, résumés en affirmations qui pourraient aider à

enrichir notre compréhension et à approfondir notre expérience de la très Sainte Trinité et la manière dont ce mystère se reflète dans notre fraternité lasallienne.



Dieu est unique, mais il n'est pas une monade.

Notre consécration lasallienne exprime clairement cette vérité. Notre formule des vœux commence par une invocation directe à la Trinité – Père, Fils et Saint-Esprit – nous rappelant que nos vies sont offertes non pas à une force impersonnelle, mais à un Dieu qui est communion. Les théologiens décrivent depuis longtemps la Trinité comme une « communauté d'amour ». Cela signifie que l'identité la plus profonde de Dieu est une relation qui se produit et se fonde sur la différence et l'unité, une relation d'amour. Le Père se donne entièrement au Fils. Le Fils reçoit et rend cet amour. L'Esprit est le lien d'unité entre eux – un amour si réel qu'il est lui-même une personne divine en communion avec les deux autres personnes. Cette dynamique de donner, recevoir et rendre n'est pas quelque chose que Dieu fait. C'est ce que Dieu EST. Lorsque nous comprenons cela, tout change. La communauté n'est plus une stratégie. Elle devient une imitation sacrée de la vie même de Dieu.



Aimer, c'est connaître Dieu. Saint Augustin d'Hippone a écrit que la Trinité peut être comprise en termes humains comme l'amoureux, l'aimé et l'amour entre eux. Il insistait sur le

fait que l'amour n'est pas un concept, mais une façon de connaître. On ne parvient pas à comprendre Dieu par la seule raison. On parvient à connaître Dieu en aimant comme Dieu aime. Cela parle profondément à notre esprit lasallien. Nous ne construisons pas la communauté en la définissant. Nous la construisons en la vivant, par des actes de présence,

de bonté, de fidélité et de service. Nous comprenons la fraternité non pas en théorisant à son sujet, mais en nous agenouillant à côté d'un enfant qui pleure, ou en écoutant patiemment une sœur ou un frère dont les opinions diffèrent des nôtres. C'est dans ces moments-là que nous sommes au plus proche du mystère de Dieu. Non pas parce que nous pouvons l'expliquer, mais parce que nous lui ressemblons.



La relation comme identité. Saint Thomas d'Aquin approfondit cette compréhension en nous enseignant que, chez Dieu, la relation n'est pas quelque chose qui s'ajoute à l'essence.

Chez Dieu, la relation est l'essence. Le Père est Père parce qu'il engendre le Fils. Le Fils est Fils parce qu'il reçoit et rend l'amour du Père. L'Esprit procède des deux, non pas comme un élément secondaire, mais comme l'expression d'une unité parfaite. Cela signifie que même dans nos propres vies, être une « personne » ne signifie pas être un moi isolé. Cela signifie être en relation. Cela signifie appartenir. C'est profondément contre-culturel dans un monde qui privilégie souvent l'autonomie à la communion ou l'autosuffisance à l'interdépendance. La Trinité nous rappelle que nous devenons pleinement nous-mêmes lorsque nous vivons pour et avec les autres.



Dieu comme dialogue, et non comme hiérarchie. Joseph Ratzinger, qui deviendra plus tard le Pape Benoît XVI, a décrit la Trinité comme un « être dialogique ». Dieu, dit-il, n'est

pas d'abord une substance et ensuite une relation. Dieu est une relation à part entière. Il parle des personnes divines non pas comme des rôles à attribuer, mais comme une conversation éternelle d'amour. Le Père se donne dans l'amour. Le Fils reçoit et rend cet amour. L'Esprit complète

la communion. Ainsi, Dieu n'est pas une chaîne de commandement, mais une harmonie de don mutuel. Imaginez si nos communautés vivaient de cette manière – non pas comme des pyramides d'autorité, mais comme des cercles de confiance. Non pas dans des rôles rigides, mais avec des cœurs ouverts. Tel est le défi et l'invitation.



Communion sans uniformité. Des théologiens contemporains tels que Walter Cardinal Kasper et Gisbert Greshake parlent de la Trinité comme *communio*, une union qui n'efface pas les différences, mais les célèbre. Selon eux, la vie divine n'est pas une ligne droite, mais un mouvement circulaire, une danse. Elle n'est jamais statique. Elle est toujours en devenir, toujours en mouvement, toujours aimante. C'est une vision libératrice. Cela signifie que l'unité n'est pas l'absence de différences. Elle est ce qui se produit lorsque la différence est accueillie, lorsqu'elle est maintenue dans l'amour, lorsqu'elle devient l'espace où Dieu habite. Pour nous, membres de la famille lasallienne, avec notre grande diversité culturelle, linguistique et vocationnelle, c'est une vérité porteuse d'espoir. Nous ne sommes pas unis parce que nous sommes identiques. Nous sommes unis parce que nous nous sommes donnés les uns aux autres au nom de l'amour.



Pas seulement un mystère, mais un miroir. Dans l'espoir que nous puissions mieux apprécier la présence de la très Sainte Trinité en nous, je souhaite partager avec vous seize courtes réflexions issues de différents contextes, perspectives et moments de notre monde lasallien. Aussi diverses soient-elles, les vignettes qui suivent sont unies par un fil conducteur commun : chacune manifeste la vie de la Trinité telle qu'elle se reflète dans l'expérience humaine. Vous rencontrerez des personnes qui ont

choisi la relation plutôt que la commodité. Vous entendrez parler de fidélité, de présence et de pardon. Vous verrez à quoi ressemble la fraternité, non pas en théorie, mais dans la réalité. Ce sont des histoires de fraternité vécues dans la joie, dans la lutte, dans une fidélité tranquille.

Chaque vignette est une fenêtre sur ce que signifie vivre comme si Dieu était communion, car Dieu l'est. Je vous invite à regarder votre propre histoire. Pensez à ce collègue qui est resté à vos côtés pendant une période difficile. À cet élève qui vous a enseigné l'humilité. À ce Frère qui vous a fait sentir que vous étiez perçu. À cette communauté qui vous a porté lorsque vous ne pouviez plus marcher seul. Dans ces moments-là, vous avez vécu la Trinité. Vous ne l'avez peut-être pas nommée, mais vous l'avez incarnée. Et ce faisant, vous avez rendu visible l'amour de Dieu. C'est ce que révèlent les vignettes suivantes.

La fraternité n'est pas un idéal lointain, mais quelque chose qui se déroule déjà – dans nos salles de classe, nos bureaux, nos œuvres et nos cœurs. Puissions-nous, en tant que famille lasallienne, poursuivre l'œuvre sacrée qui consiste à rendre visible l'amour du Dieu trinitaire dans notre monde – remplis d'audace prophétique et de beaucoup de joie.



01.

La fièvre de la jeunesse



COLETTE ALIX est actuellement responsable des Fraternités Éducatives La Salle dans le District de France et d'Europe francophone. Elle écrit sur la façon dont les jeunes d'aujourd'hui incarnent la vitalité de la fraternité, rappelant à la Famille Lasallienne de redécouvrir la compassion, la créativité et la transformation mutuelle à travers leur exemple.



Aujourd'hui nous pouvons penser que notre monde a un besoin urgent de fraternité. Nous, famille lasalienne, pouvons-nous nous engager sur ce chemin ? Qui nous y appelle ?

En tant qu'éducateur nous sommes d'abord là pour répondre aux besoins des jeunes pour qu'ils aient le meilleur avenir possible. Les jeunes sont spontanément touchés par la misère des autres, par les pays en guerre, par la destruction de l'environnement. Leurs révoltes, leurs interpellations, leurs joies et leurs peines devraient être pour nous des catalyseurs de fraternité, pour regarder le monde autrement, avec leurs yeux. Nous sommes certes appelés à être levain de fraternité, mais les enfants et les jeunes qui nous sont confiés sont aussi levain pour nous. C'est grâce à eux que nous ne nous endormons pas.

Comme le dit Georges Bernanos dans *Les cimetières sous la lune* :

« C'est la fièvre de la jeunesse qui maintient le reste du monde à la température normale. Quand la jeunesse se refroidit, le reste du monde claque des dents ».

Nous, famille lasallienne, choisissons-nous de claquer des dents ou de maintenir la fièvre de la jeunesse ?

La fraternité est notre feu. Elle est parmi les dons de l'Esprit qui nous sont confiés. Le mot n'était pas de l'époque de Saint Jean-Baptiste de La Salle, mais que signifie « *Ensemble et par association* » si on ne le vit pas dans la fraternité quotidienne de nos écoles et, plus largement, dans la fraternité universelle du Pape François ? Nous avons dans notre patrimoine lasallien commun, dans notre héritage à faire fructifier, cette fraternité qui dépasse nos routines.

De plus, quand nous disons “*Vive Jésus dans nos cœurs*” n'est-ce pas un appel à l'hospitalité non seulement du Christ mais de tous les hommes et femmes à l'image de Dieu ? L'hospitalité peut-elle exister en vérité sans la fraternité ? Si nous prenons la marque lasallienne de la communauté au sérieux, nous proclamons donc que nous avons au cœur la fraternité à jamais. Et donc que nos communautés sont formées pour la fraternité. Et donc que nos écoles doivent être des écoles de fraternité !

Nous avons la chance d'être au service de la jeunesse et de partager leurs élans les plus profonds : quelle joie de vivre l'hospitalité souriante et chantante des petits de l'école de Baskintah, improvisée par leurs enseignantes ; se rappeler toujours de ces visages chaleureux, bien que certains regards soient perdus à cause de la guerre qui rodait, heureux de nous saluer en français à Notre Dame de Furn El Chebbak ; participer avec ces lycéens de Bordeaux à l'écriture de leur projet autour du trépied foi-fraternité-service et se sentir toute petite devant l'engagement dont ils faisaient preuve ; et je pourrais ajouter les projet d'engagement solidaire internationaux (SeMIL) dans lesquels les grands jeunes

partent très loin de leur confort matériel et culturel pour rencontrer d'autres jeunes plus démunis....

Et si nous renversions les choses en disant qu'en premier lieu ce sont les enfants qui nous accueillent dans l'école ? Alors nous deviendrons capable de recevoir ce qu'ils nous donnent : s'accroupir, se mettre à hauteur d'un petit pour demander à celui qui a un gros chagrin si cela va mieux, et voir immédiatement un sourire apparaître ; laisser entrer dans le bureau celui qui arrive en courant et que nul ne peut arrêter (j'entendais les surveillants essayer !) parce qu'il a la plus grande nouvelle de sa vie à vous annoncer : "je veux être baptisé !" ; entendre ces collégiens dire merci parce qu'on a repeint des classes pendant les vacances ; les voir s'engager pour récolter des fonds pour l'école de Guyane, les écoles d'Haïti, le Secours Catholique, la Banque alimentaire ; les observer prendre soin de celui qui vit des moments difficiles dans sa famille.... Nous sommes toujours admiratifs de ce qu'ils sont capables d'inventer gratuitement, parce que d'autres, qu'ils ne connaissent pas toujours, sont dans le besoin. C'est peut-être cela une école de la fraternité guidée par l'amour que les enfants et les jeunes sont capables de donner au monde qu'ils découvrent.

Pour progresser en fraternité, une seule chose à vivre : se laisser transformer par ceux que l'on éduque, l'éprouver, et leur redonner encore plus de fraternité.

Ainsi, appelée et irriguée par ce **charisme de la Fraternité**, don de l'Esprit pour l'éternité pour le bien de l'Église et du monde entier, la famille lasallienne, fidèle à sa tradition, sera veilleuse et éveilleuse **pour que le monde ait la vie et la vie en abondance.** (Jn 10,10)

02.

Jamais
seul

Dans sa deuxième vignette, **Colette** écrit sur la présence et l'attention constantes, en particulier envers les plus faibles, révélant le Royaume de Dieu dans les actes quotidiens de compassion dans les écoles. Outre son rôle au sein du District de France et d'Europe francophone, elle est également très active dans de nombreux groupes et forums lasalliens régionaux et mondiaux.

Un jour, quand j'étais directrice, j'ai inscrit en cours d'année un élève venant d'un autre collège. Il était en très grandes difficultés, il avait beaucoup de mal à apprendre. Il m'a semblé qu'on pouvait s'en occuper et l'aider à grandir. Deux ans et demi plus tard, il a terminé le collège pour entrer au lycée et sa maman a pris rendez-vous avec moi et m'a dit cette parole qui résonne toujours en moi « *les autres aussi avaient promis de s'occuper de Sébastien, mais vous, vous l'avez fait, merci* ».

Depuis, je me demande régulièrement : pourquoi a-t-elle dit « vous vous en êtes occupé vous » ? les autres ne sont pas de mauvaises personnes ! Qu'est ce qui a fait que c'est arrivé réellement et que ce n'est pas resté des mots en l'air chez nous, dans un établissement lasallien ? À chaque fois je me dis : ne serait-ce pas cela la fraternité ? Promettre une présence et l'honorer, s'occuper du plus faible avec patience, douceur et confiance, rester quand tout le monde part ?

Quand je repense à la communauté éducative de ce collège, c'est ce que je revois : les professeurs ou éducateurs ou membres du personnels administratifs ne laissent jamais un enfant qui pleure ou qui va mal rester seul. Même s'ils ne le connaissent pas. Ils ne sont pas tous croyants, mais ils vivent au plus profond d'eux-mêmes cette parole de Jésus dans Mt 25,35

« j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ».

À l'époque, beaucoup avaient connu les frères dans l'école et cela leur paraissait naturel de faire comme eux : d'aimer les

enfants et les jeunes comme ils sont, sans réticence, sans rien attendre. Simplement faire revenir le sourire sur leurs visages.

Est-ce que ce n'est pas la meilleure façon dont nous, laïcs engagés dans notre métier, nous recevons cette source qui coule depuis plus de 300 ans, si bien synthétisée dans la Règle de 2015 au numéro 15 : « *Frères entre eux et avec les autres, ils rendent visible le règne de Dieu* » ?

Mais frères et sœurs entre nous ? Rien d'évident : je viens travailler et je repars ! Et pourtant c'est indispensable, la vie de la communauté dit ce qu'elle vit avec les élèves. Là encore que de beaux gestes lors des peines et des joies de l'existence. On se mobilise pour venir en aide au collègue dont la maison a brûlé, pour l'accompagner lors des deuils, pour se réjouir des naissances et des mariages... Jamais je n'ai empêché un groupe de participer, même s'il fallait réorganiser l'école. Et les collègues qui restaient étaient souvent volontaires pour permettre aux autres d'y aller.

Fraternité en acte, discrète le plus souvent, mais si essentielle... et si nos œuvres étaient par essence fraternelles ?

Cela pourrait même expliquer certains conflits : parfois on ne comprend plus les réactions dans la communauté, la division s'installe. Et si cela n'était pas un signal de danger ? le signal de la perte de la fraternité ? Et, comme par hasard, notre école ne va pas bien sans elle ! Comme un homme ou une femme qui ne sait plus qui il ou elle est.

Est-ce que ce n'est pas vrai à tous les niveaux de notre monde lasallien, du plus local au plus universel ?

Car la fraternité est exigeante : elle ne va jamais de soi, Caïn et Abel nous le disent dès les origines de l'humanité. Nous

devons nous parler, nous chercher les uns les autres, accepter le désaccord pour mieux s'accorder ensuite. Cela nécessite une grande honnêteté, beaucoup de confiance et de liberté. Ce qui peut nous peiner c'est que tout ne dépend pas de nous : si l'autre, en face, ne veut pas de la fraternité, nous ne pouvons que garder notre esprit fraternel et témoigner en silence. C'est peut-être particulièrement dans ces moments-là que les chrétiens pourront trouver un appui auprès du Christ qui nous fait tous, par lui, fils et filles de Dieu, donc frères et sœurs. Il nous conduit sur les chemins du pardon et de la réconciliation sans lesquels la fraternité ne peut pas durer.

La fraternité peut paraître antinomique à l'école. Et pourtant, nous, lasalliens, frères et laïcs, nous savons qu'elle est possible et que cela fait 300 ans que cela dure !

À nous dans le monde entier d'être levain de fraternité pour que les relations soient paisibles en tout : entre les femmes et les hommes ; entre les femmes, les hommes et la nature ; entre les femmes, les hommes et Dieu.

Et nous pourrons chanter ensemble

« Alors, de tes mains,
pourra naître une source,
La source qui invente la
terre de demain,
La source qui invente
la terre de Dieu ».³



.....
3 « Ta nuit sera lumière de midi » de Michel Scouarnec et Jo Akepsimas.
(https://www.youtube.com/watch?v=b7T77b-LMss&ab_channel=TVDrMouketoure%C3%A7oit)

03.

Seuls gagnent ceux qui protègent



Vincenzo Rosati est un jeune enseignant du District lasallien d'Italie. Il enseigne le grec et le latin, mais continue à s'impliquer auprès de jeunes en situation sociale complexe en dehors des écoles formelles. Il écrit ici comment nous pouvons être « frère avec frère, Christ avec Christ » dans nos rencontres courageuses et généreuses avec les marginalisés.

Je me trouve dans un camp rom à la périphérie de Naples, pendant les longs mois du Covid. Les enfants étaient censés suivre les cours à distance, mais ils n'avaient ni Internet, ni appareils, ni aucune réelle possibilité. Un jeune volontaire, conscient du risque accru de contagion dans un tel endroit, est allé de maison en maison avec quelques tablettes et un point d'accès mobile. Avec courage et tendresse, il a ramené l'apprentissage dans leur vie. C'est cela, la fraternité.

Je suis actuellement dans une école prestigieuse du centre de Rome, où l'ambition et la réussite matérielle semblent dicter le rythme de la vie. Pourtant, un petit groupe d'élèves passionnés de football a choisi une autre voie. Ils ont passé une semaine dans les banlieues, où la survie est l'objectif quotidien, pour jouer au football *social*, un jeu où hommes et femmes, enfants et adultes, valides et handicapés, jouaient tous dans la même équipe. Leur devise était :

« *Vince solo chi custodisce* »
(« Seuls gagnent ceux qui protègent »).

C'est aussi cela, la fraternité.

Je suis dans un internat où arrivent des enfants blessés, méfiants, humiliés, parfois méprisant leur propre vie. Leur douleur se traduisait souvent par des bagarres. Un jour, j'ai vu un homme fort aux cheveux longs arriver à moto. Il a rassemblé autant d'enfants que possible et les a emmenés chez son père, un médecin de 90 ans. Avec la précision d'un médecin chevronné et la tendresse d'un père, il a soigné chaque enfant : l'un pour un mal de dos aigu, un autre pour des douleurs à l'estomac, un autre encore pour une toux persistante. Et chaque visite se terminait par la même



bénédiction : « *Prenditi cura di te, figlio mio* » (« Prends soin de toi, mon fils »). C'est cela, la fraternité.

Je me trouve dans un village pauvre et isolé dans les montagnes du Mexique. Un homme de grande taille frappe doucement à une porte légèrement entrouverte et demande : « *Bonjour, pouvons-nous entrer pour vous saluer ?* ». De l'intérieur, la réponse fuse : « *Bien sûr, voici ce que je suis en train de préparer, et en attendant, je vais vous faire une tasse de café* ». Il est entré, s'est assis sur un canapé usé et a généreusement partagé l'humanité de son histoire, reconnaissant la main de Dieu dans les moments de fragilité. C'est cela, la fraternité.

Plus tard, les gens m'ont dit : « *Quel jeune homme formidable tu es ! Tu as donné ta vie pour les enfants et les personnes dans le besoin* ». Ce n'est pas ce que recherche la fraternité.

Suivre le Christ, ce n'est pas récolter des compliments, c'est suivre le parfum vivant du Christ dans chaque personne et à chaque instant de rencontre.

Au cours des quatre dernières années de ma vie passées dans différentes missions lasalliennes, j'ai découvert cette vérité : tu reçois toujours ta vie d'un autre, quelqu'un que tu connais et qui te révèle le Christ, et en qui tu es le Christ pour les autres.

Ton histoire n'a pas d'importance, pas plus que ta culture ou ton lieu de naissance.

À ce **moment de la rencontre**, tu cesses d'être seulement toi-même.

Tu deviens frère avec frère, sœur avec sœur, Christ avec Christ.



04.

Une grande famille désordonnée



Dans sa deuxième vignette, **Vincenzo** raconte comment une situation de chaos et de division peut être transformée en un espace d'appartenance grâce à notre humanité commune, révélant la fraternité comme étant à la fois fragile et redemptrice. Il s'est récemment porté volontaire pour servir à la *Casa Hogar de los Pequeños* dans le District d'Antilles-Mexique Sud.

Tout a commencé durant la pandémie, alors que le monde semblait au bord de l'effondrement. D'un côté, médecins et infirmières se battaient avec acharnement pour sauver des vies. De l'autre, un jeune homme préparait un doctorat. Et au milieu, un souvenir lui revenait. Des années plus tôt, il s'était épuisé à travailler avec les plus pauvres. Une question lui revenait avec force : *si les gens ont tant de mal à survivre en temps normal, comment peuvent-ils survivre en cas d'urgence ?*

Il a donc décidé de se lancer. Un homme grand, à la chemise colorée et en sandales, l'a accueilli à *CasArcobaleno*, une école de Scampia. Chaque matin, des garçons et des filles de 14 et 15 ans venaient s'y préparer pour le lycée. Le jeune homme était frappé par leurs manières rudes et leur apparente indifférence. Au début, il s'est concentré uniquement sur l'enseignement, convaincu qu'ils vivaient dans deux mondes différents : le sien, plongé dans les livres, et le leur, axé sur la survie.

Mais peu à peu, les choses ont changé. Le temps passé en dehors de la classe, à jouer au football, à discuter, à rire, a permis de combler le fossé. Des questions sincères ont émergé : « *Pourquoi es-tu venu ici, à Scampia ? Qu'attends-tu de la vie ?* ». Il leur a demandé à son tour : « *Aimeriez-vous suivre votre passion, essayer de vivre différemment ?* ». Leurs réponses furent crues, mais profondément sincères.

Ce qui importait, ce n'était pas ses questions, mais la façon dont il écoutait.
La confiance a commencé à s'installer là où elle n'existait pas auparavant.

Cette confiance les a ramenés en classe, prêts à discuter de littérature, voire des guerres mondiales. Ils étaient attentifs, non pas parce que les sujets étaient intéressants, mais parce qu'ils croyaient en sa présence. Il est resté avec eux jour après jour, dans ces bâtiments délabrés, dans le quartier le plus stigmatisé d'Italie. Rapidement, son surnom a changé : il n'était plus « *o chiattil* » (« fils de riche »), mais « *o fratm* » (« frère »).

Lui aussi s'est pris d'affection pour eux. Il a commencé à voir leur fragilité cachée derrière leurs paroles dures. Son esprit et son cœur ont changé : il a réalisé que le respect ne dépend pas de la connaissance totale de l'histoire d'autrui.

Après tout, la vie, est toujours vécue
comme on peut, rarement comme on
l'espère. Eux aussi, ont changé – découvrant
que **le monde pouvait receler non
pas seulement la misère, mais aussi
des récifs coralliens de beauté, des
lieux sûrs qui donnent de l'espoir.**

La fraternité ne s'est pas arrêtée à *CasArcobaleno*. L'après-midi, le jeune homme a suivi un bénévole de 80 ans jusqu'au camp rom voisin. La route elle-même annonçait leur destination : depuis la périphérie de la périphérie, à travers des chemins accidentés, jusqu'à des habitations de fortune. Là, la vie palpitait : des enfants se jetaient dans les bras, les parents parlaient de leurs difficultés et de leurs joies, de mariages et de maladies. Le vieil homme se déplaçait à nouveau comme un père : il prêtait de l'argent à une mère, accompagnait un travailleur chez le médecin, s'assurait que

les enfants assistaient aux programmes d'après-cours. Il donnait son souffle, même si c'était son dernier.

Le jeune volontaire le suivait, apprenant à chaque pas. Ce qui semblait au premier abord être un lieu de désespoir est devenu un quartier vivant, imprégné du parfum de la vie réelle. Il s'est lié d'amitié avec une adolescente rom, également son élève à *CasArcobaleno*, qui adorait danser avec ses cousins. Sa famille, pauvre mais résiliente, survivait comme elle le pouvait. Elle a réussi ses examens avec détermination, lui procurant joie et fierté. À la fin de l'été, le bénévole se sentait intégré à cette grande famille joyeuse et désordonnée. Il partageait les repas, jouait avec les enfants, rendait visite aux familles. Même le samedi, il préférait souvent manger une pizza avec les jeunes roms plutôt que de sortir ailleurs. Mais alors, une nouvelle l'a bouleversé : la jeune fille de 14 ans qu'il chérissait avait été vendue pour être mariée en France. Ce jour-là, plus que tout autre, il a compris la douleur de perdre une sœur.



05.

**Tonnerre
et éclairs**

Heather Ruple Gilson a été présidente de la Commission sur l'Association de l'Institut et coordinatrice des vocations et de l'Association lasallienne dans le District d'Irlande-Grande-Bretagne-Malte (IGBM). Elle partage sa « petite fraternité familiale » où l'amour persévère grâce à la fidélité quotidienne et à la foi partagée.

Juillet 2023. Nous accueillions notre communauté lasallienne du sud de l'Angleterre dans notre jardin pour un barbecue estival. La pluie menaçait, peut-être même un bref orage, nous avons donc repoussé l'heure prévue pour la réunion dans l'espoir que les risques de pluie diminuent. Nous avons prévu une prière, un repas et un moment de convivialité. À l'arrivée des invités, le soleil brillait et nous avons pu profiter de ce moment rare en Angleterre pour discuter dehors. Mon mari s'occupait du barbecue et nous avons disposé une grande variété de plats sur notre table commune. Tout le monde riait. Mes filles couraient partout, ravies de l'attention particulière que leur portaient les Frères, les partenaires et les bénévoles lasalliens qui forment notre communauté lasallienne.

Puis le ciel s'est assombri, le vent s'est levé et nous avons entendu un coup de tonnerre au loin.

« Ça va passer », a dit Emma. En fait, ça n'a pas passé. Soudain, le ciel s'est déchiré et la pluie s'est mise à tomber à seaux. Elle tombait avec violence. Puis la grêle s'est mise à tomber. Puis le tonnerre et les éclairs. Et nous étions là, 20 Lasalliens blottis sous le petit auvent que nous avons installé, à l'exception de quelques personnes sensées qui s'étaient réfugiées à l'intérieur. Le vent soufflait autour de nous tandis que nous agrippions tous l'auvent pour l'empêcher d'être emporté.

Finalement, profitant d'une accalmie, nous sommes tous rentrés à l'intérieur. Nous étions trempés, la nourriture était mouillée et non cuisinée. Alors que le grand groupe essayait de trouver de la place dans la cuisine et le salon, des serviettes furent distribuées. J'ai réalisé que la planification minutieuse de la journée, les préparatifs, la vision que j'avais eue ne seraient pas perdus. Nous nous sommes

regroupés et nous nous sommes adaptés. Nous avons dégusté ensemble un repas légèrement détrempé. Nous avons prié, pas la prière que j'avais prévue, mais j'ai laissé mon aînée diriger une prière spontanée de gratitude à laquelle nous avons tous répondu AMEN !

À ce moment-là, entourée de ma famille et de ma Famille lasallienne, j'ai senti battre profondément le cœur de ma vocation au sein de la vocation et le pouls de notre petite fraternité familiale au sein de la fraternité.

La vocation et la fraternité ne sont pas un chemin rectiligne que nous suivons. Elles consistent à apprendre, jour après jour, à dire « oui » aux personnes, aux moments et à la mission qui nous sont confiés collectivement. **Elles sont le résultat de l'entrelacement de nombreux fils : l'amour, le service, la foi, le courage.** Elles sont le fruit d'un travail lent et patient qui consiste à laisser la lumière du Christ briller à travers les actes simples et quotidiens d'attention et d'engagement.

Je suis d'abord une épouse. J'ai promis une vie à quelqu'un, pas seulement un moment, pas seulement un sentiment, mais une vie. J'ai appris que l'amour est plus qu'une émotion, c'est un don quotidien. C'est écouter quand j'aimerais parler. C'est pardonner quand il serait plus facile de se souvenir. C'est se choisir l'un l'autre encore et encore, même quand la vie nous tire dans mille directions différentes. N'est-ce pas là le cœur de la fraternité ?

De plus, je suis mère. Dieu m'a confié deux petites vies, non pas pour les posséder, mais pour les accompagner. La maternité a élargi mon cœur au-delà de ce que je n'aurais jamais cru possible. Elle m'a appris à aimer sans conditions. À être une main sûre, un refuge, une voix qui leur rappelle qui elles sont : aimées, uniques et capables de faire beaucoup de bien dans un monde qui a énormément besoin d'elles. N'est-ce pas là l'appel que nos élèves et d'autres nous lancent chaque jour ?

Et dans tout cela, je suis lasallienne. Le charisme de Saint Jean-Baptiste de La Salle, qui voyait le Christ dans chaque enfant, qui croyait que l'enseignement est un acte de service sacré, m'invite à m'engager envers les plus démunis. Mon identité lasallienne me rappelle que chaque relation, que ce soit à la maison ou ailleurs, est un « terrain sacré ».

Ma vocation de lasallienne n'est pas séparée de ma vocation d'épouse et de mère. Elle l'approfondit. C'est « l'appel dans l'appel » dont parlait Mère Teresa. Vivre ma « vocation dans la vocation », c'est permettre à l'une de nourrir l'autre.

Ce n'est pas toujours facile. Certains jours, il y a des tempêtes. Certains jours, je me sens trop submergée par les besoins et la pression. Certains jours, j'oublie que la vocation n'est pas une question de grands gestes, mais de petits actes de fidélité. Il ne s'agit pas d'être parfaite dans la communauté, mais d'être présente à la communauté.

Il suffit que, à ma petite échelle,
j'essaie de **refléter la présence
du Christ aux autres** à travers mes
vocations vécues dans mes fraternités.



06.

Tisser des rêves



Dans sa deuxième vignette, **Heather** décrit comment un rassemblement de femmes lasalliennes devient un espace sacré de sororité, incarnant la fraternité à travers des histoires partagées, la dignité et la mission. Elle est très appréciée pour sa contribution à établir des ponts entre la formation, la mission et l'identité lasallienne mondiale.

« *Les cercles des femmes qui nous entourent **tissent des filets invisibles d'amour qui nous portent** lorsque nous sommes faibles, et chantent avec nous lorsque nous sommes fortes* ». ⁴



Nous sommes en octobre 2019, quelques mois avant que le monde ne change à jamais, et un groupe d'une vingtaine de femmes est assis dans le Centre de formation de la Maison mère à Rome. Nous sommes réunies pour un programme international sur l'Association avec des partenaires et des Frères de toute la Famille lasallienne. Sur un coup de tête, je décide d'organiser une session informelle pour que les femmes du programme puissent faire connaissance et découvrir nos réalités de mission et de vocation. Nous venons d'Argentine, de France, du Congo, d'Italie, des États-Unis, du Kenya, du Sri Lanka et autres endroits de la Famille lasallienne. Nous sommes mariées, célibataires, mères, filles, sœurs et tantes. Nous sommes

⁴ Cf. <https://www.planetsark.com/circles-of-women/>.

responsables d'œuvres, enseignantes, assistantes administratives, formatrices. Nous sommes jeunes, d'âge mûr et des figures de sagesse.

Nous nous asseyons avec des tasses de thé et de café et discutons de manière informelle avant de nous recentrer par une brève prière. Nous partageons nos noms, nos origines et nos missions. Celles qui le peuvent traduisent discrètement pour les autres. Nous commençons à discuter de nos réalités et de nos expériences en tant que femmes travaillant au sein d'une congrégation d'hommes fondée pour enseigner à des garçons. Nous partageons les joies de notre vocation et le don des relations et de la fraternité avec d'autres lasalliens. Nous partageons nos frustrations lorsque nous nous sentons – et sommes parfois – traitées en inférieures. Nous partageons les défis que représente l'équilibre entre nos engagements familiaux et notre profond engagement envers la mission. Nous partageons l'importance vitale de la foi. Nous partageons des histoires de succès et d'échecs. Nous exprimons notre inquiétude pour les élèves – femmes et filles – qui ne peuvent pas aller à l'école en raison de la précarité menstruelle et du danger que représente le trajet entre leur domicile et l'école. Notre cœur se brise de profonde tristesse face à la violence sexiste qui existe juste au-delà des portes de nos écoles et qui, parfois, s'y engouffre.

Nous étions censées parler pendant quarante-cinq minutes ; au lieu de cela, la conversation se poursuit pendant trois heures, jusqu'à ce que le repas du soir soit prêt et que quelqu'un doive allumer les lumières. Au dîner, quelques hommes participant au programme se plaignent de se sentir exclus. Les Frères, cependant, reconnaissent la nécessité de cet espace et l'encouragent.

La fraternité qui s'est forgée au cours de ces quelques heures a **permis à l'Esprit d'agir et d'inspirer d'autres actions.**

C'est très fort de sentir ce sentiment d'appartenance et de prendre le temps de rencontrer l'autre de tout son cœur. C'est très fort de se sentir vue, connue et aimée, afin de se sentir capable de partager l'amour du Christ avec les autres. C'est ce à quoi aspirent nos élèves et tous ceux que nous servons. Appartenir et contribuer à notre mission en tant que lasalliens et lasalliennes, et en fin de compte à la mission de Dieu, tel est le but de la fraternité.

Lors de cette réunion improvisée, qui avait pour simple but de permettre aux femmes de se rencontrer, un espace sacré s'est créé – l'espace sacré d'une sororité naissant au sein de la fraternité. En anglais, le mot « fraternité » est souvent entendu comme masculin. Dans certaines parties du monde, les fraternités sont réservées aux hommes. En créant cet espace de sororité, nous ne nous sommes pas séparées de la fraternité ; nous l'avons incarnée – un espace où toutes se sentaient valorisées et en sécurité, malgré les expériences vécues par tant de femmes et de filles.

Lorsque les femmes de la Famille lasallienne se réunissent, nous ne souhaitons pas exclure ou minimiser l'engagement des hommes ou des Frères. Nous reconnaissons plutôt que la majorité des membres de la Famille lasallienne ont des expériences de vie et des vocations uniques qui doivent être encouragées et accompagnées afin de mieux servir la mission.

Comme pour toute expérience ou structure authentique de l'Association lasallienne, notre mission éducative doit

être au centre et au service des jeunes et de ceux qui ont le plus besoin de nous. Créer des espaces où les femmes peuvent partager leur expérience, se soutenir mutuellement, nourrir cette sororité, doit aiguïser notre conscience et approfondir notre compassion. Cela doit nous préparer à mieux accompagner nos élèves, en particulier les filles et les femmes dont les rêves, comme les nôtres, ont besoin d'espace pour s'épanouir.

Peut-être que l'Esprit nous murmurait cet après-midi-là et en ce début de soirée : si la Famille lasallienne veut vraiment être une famille, **nous devons faire de la place à table pour chaque histoire, chaque voix, chaque sœur et chaque frère.**



07.

Soif de présence



Frère Jeano Endaya FSC est un jeune Frère du District lasallien d'Asie de l'Est (LEAD) qui occupe actuellement le poste de directeur de la promotion des vocations du secteur des Philippines et est membre de l'équipe internationale des vocations lasalliennes. Il décrit comment la présence rend l'amour de Dieu tangible : « Me voici ».

« Vous avez l'air si jeune, Frère ». C'est devenu une salutation familière, une première impression courante. Je me demande parfois si c'est ma jeunesse réelle qu'ils remarquent, ou simplement la perspective de ceux qui sont habitués à des Frères plus âgés. Une question silencieuse persiste : comment puis-je établir un lien et guider ceux que je rencontre pour la première fois ? D'une part, ai-je suffisamment d'expérience pour gagner la confiance des jeunes ? D'autre part, ai-je la profondeur nécessaire pour vraiment m'engager auprès de ceux qui ont parcouru beaucoup plus d'années et dont l'engagement envers la mission lasallienne a été inébranlable ?



Je croyais autrefois que cette apparence juvénile était un obstacle. Je me trompais. Alors que j'entame ma troisième année en tant que directeur des vocations, j'apprends que ce ne sont pas les rides sur mon visage ou les années que j'ai vécues qui comptent, mais la présence que j'apporte, le lien authentique que je tisse. Ma vocation aujourd'hui, en tant que jeune Frère, est fondamentalement un appel à être présent.

Cet « être Frère », cette **promotion d'une fraternité authentique**, réside dans le simple fait d'être là.

Permettez-moi de partager quelques moments où cette présence m'a semblé profondément fraternelle.

La sagesse à l'âge mûr : guider des partenaires lasalliens chevronnés. On m'avait confié la tâche d'animer une journée de réflexion pour une trentaine de partenaires lasalliens d'Ozamiz – des piliers de notre institution, dont le service s'étend sur vingt-trois à quarante et un ans. Que pouvais-je leur offrir que leurs décennies d'expérience ne leur avaient déjà appris ? J'ai centré la journée sur une simple phrase : « Me voici ». Samuel la dit à Élie, puis à Dieu ; de La Salle l'a vécue dans son obéissance en revenant de Parménie. Ces partenaires, à leur manière, l'avaient répétée chaque jour pendant des décennies. Je n'étais pas sûr que cela leur fut important, jusqu'à ce que ce message arrive : « Par-dessus tout, Frère, merci d'être là ». La présence elle-même avait parlé.

Le désir de présence : entrer en contact avec les jeunes Lasalliens. On m'avait dit, avec un sourire ironique, que le travail vocationnel me rendrait itinérant. Ils avaient raison. Je me retrouvais partout et nulle part : présent en de nombreux endroits, sans être enraciné nulle part. Une question revenait souvent sur mon téléphone : « Es-tu là ? ». Cela pouvait sembler exigeant ; aujourd'hui, je l'entends comme un désir ardent. Ils ne me cherchaient pas simplement moi, ils cherchaient un Frère. Quand je répondais « *Oui, je suis là* », les conversations s'enchaînaient : des histoires, des craintes, des espoirs, comme si le temps n'avait pas passé. Le réconfort grandissait parce qu'à un moment donné, j'avais été pleinement présent.

L'appel fraternel : être présent. Dans un monde qui semble connecté mais qui nous laisse étrangement seuls, nous avons soif d'une présence patiente, attentive, apaisée. Mon parcours en tant que Frère est ancré dans une réponse sincère et continue à l'invitation de Dieu : « Me voici ». Il ne s'agit pas d'une déclaration unique, mais d'une pratique quotidienne, pour les jeunes comme pour les moins jeunes. Inspirés par la présence de Jésus, qui non seulement connaissait, mais ressentait, accueillait et permettait à chaque personne de se révéler telle qu'elle était, notre vocation est d'incarner la même chose. Au milieu du bruit numérique, une telle présence devient une expression tangible de la fraternité : l'amour de Dieu rendu proche ici et maintenant.

Notre « être Frère » aujourd'hui consiste à être présent. **Notre « être-Frère » aujourd'hui consiste à dire à chaque lasalien que nous rencontrons : « Me voici ».**



08.

Mille gongs



Frère Armin décrit une expérience d'immersion au sein de la communauté indigène Kalinga, dans le nord des Philippines. Il parle du rôle de la danse, de la musique et des rituels dans la guérison des profondes divisions culturelles.

Imaginez le bien qu'une personne peut faire pour une autre. Imaginez l'impact qu'un projet peut avoir sur une communauté. Imaginez ensuite le miracle qui se produit lorsque des personnes marchent côte à côte, unies dans la fraternité, pour transformer le monde.

Lorsque les initiatives se font concurrence, l'une peut momentanément gagner, mais toutes deux perdent le rêve plus grand. Ce n'est que lorsque les mains sont unies que le rêve de renouveau et de transformation prend véritablement forme.

J'ai passé un week-end dans la province de Kalinga, au nord des Philippines, une région où nous n'avons pas de présence lasallienne, mais où une chapelle (surprise, surprise) est dédiée à Saint La Salle. Ce fut un voyage long et difficile : dix heures de Manille à Tabuk, puis deux heures supplémentaires sur des routes cahoteuses creusées le long de ravins si profonds qu'ils pourraient inciter même un agnostique à prier à nouveau.

Depuis toujours les habitants de Kalinga sont connus pour leur courage et leur fierté. Leur identité s'est forgée à travers la survie, la résistance et, parfois, la vengeance. Lorsque les premiers missionnaires ont partagé l'histoire de la passion de Jésus, beaucoup ont instinctivement voulu le venger, car la vengeance était le seul langage de justice qu'ils connaissaient. L'amour et le pardon ont dû être appris à partir de l'exemple des autres.

Une histoire datant de 2014 raconte qu'un maire a accidentellement renversé un chien alors qu'il circulait sur une route dangereuse. Alors qu'il s'était arrêté pour s'occuper de l'animal blessé, il a été pris en embuscade et gravement blessé. À l'hôpital, les anciens de sa tribu se sont rassemblés

autour de lui, prêts à jurer vengeance. Mais le maire a dit : « Non. Je ne veux pas que mes enfants ou les enfants de Kalinga vivent ce que j'ai enduré : des années à se cacher des guerres tribales. Nous ne nous vengerons pas. »

Sa décision a semé les graines de la paix, **un choix de fraternité plutôt que de division.**

Moins d'un an plus tard, un appel a été lancé : *Awong Chi Gangsa*, mille gongs. Quarante-sept tribus, dont beaucoup étaient encore en conflit, ont été invitées à se réunir pour jouer ensemble sur un même rythme. Ce qui semblait impossible s'est produit : d'anciens rivaux ont brandi leurs gongs non pas comme des trophées de guerre, mais comme des instruments d'harmonie. Alors que les mille gongs résonnaient à l'unisson, ils ont donné naissance à une nouvelle identité : un Kalinga uni, non par la vengeance, mais par la fraternité.

Et si une telle musique pouvait également être créée à partir de vies et d'actes ordinaires de service ? Et si chaque projet, chaque acte de gentillesse, chaque pas de foi s'unissaient dans un grand rythme d'espérance ? Se pourrait-il que la fraternité soit le rêve qui a le pouvoir de transformer non seulement les communautés, mais le monde entier ?

L'évêque Jun Andaya de Tabuk, qui a organisé ce rassemblement de mille gongs, a osé rêver plus loin : qu'un jour, le peuple de Kalinga abandonnerait les pressions de guerre et enterrerait ses morts avec dignité, comme un seul peuple. Alors s'accomplirait la prophétie : « *De leurs épées, ils forgeront des socs, et de leurs lances, des faucilles* ». (Isaïe 2,4)

Kalinga est connu pour ses gongs, ou *gangsá*. Frappés comme des *toppaya* – gongs frappés à mains nues en position assise – ou comme des *paddung* – tenus d'une main et joués avec un bâton rembourré en position debout ou en dansant – leur son résonne à travers les montagnes. Même un seul gong a du pouvoir. Mais lorsqu' ils sont frappés ensemble, les gongs créent une résonance qui emplit la terre, élevant l'esprit vers quelque chose de plus grand que n'importe quel instrumentiste. Le *gangsá* est plus qu'un instrument. Pendant des générations, il a symbolisé la force et le courage, souvent liés au souvenir des batailles tribales. Pourtant, ce qui marquait autrefois la division peut devenir le son même de l'unité. Une intervention qui entre en concurrence avec une autre diminue la musique ; mais de nombreux gongs, frappés en harmonie, créent une symphonie de fraternité.

La fraternité est le pouls de cette mission. C'est le son de nombreuses mains et de nombreux cœurs battant ensemble à l'unisson. C'est le choix de dépasser la vengeance et la division pour aller vers le pardon et la collaboration. C'est l'appel à vivre comme des frères et sœurs, enfants d'un seul Dieu, qui invite l'humanité à aimer comme Il aime.



09.

Pédagogie de la fraternité



La **Dr. Marjorie Evasco-Pernia** est une poétesse philippine, écrivaine féministe, spécialiste en littérature et professeure émérite de littérature à l'université De La Salle de Manille. Elle partage les enseignements qu'elle a tirés de son parcours, marqué par des cercles de fraternité toujours plus larges et plus profonds, tout au long de sa carrière d'enseignante et d'écrivaine.

Ayant grandi à Bohol, aux Philippines, mon laboratoire d'apprentissage des relations bienveillantes était la famille, et pas seulement la famille nucléaire composée de mes parents et de mes trois frères, mais aussi la famille élargie qui comprenait nos parents paternels et maternels, et même mes parrains et marraines de baptême et leurs enfants, que je nommais du terme honorifique *igsù*, ou sœur spirituelle ou frère spirituel. Dans la langue bísayà, le terme *igsúòn*, désigne indifféremment un frère ou une sœur. Il évoque une relation de similitude, qui peut s'étendre à l'identité des principes d'existence et d'éducation. En tant qu'aînée et seule fille, j'ai été élevée pour essayer d'être un bon exemple pour mes frères en matière de diligence et de travail, qui sont des traits de caractère souhaitables dans la culture boholana, en particulier pour une fille, ainsi que dans le respect affectueux de nos parents et grands-parents.



Mes grands-parents, parents, frères, et ma sœur adoptive du American Field Service.

Mon petit frère, Florentino Jr., qui terminait sa sixième année, et moi-même, qui terminais mes études secondaires au College of the Holy Spirit, à Tagbilaran City, Bohol, en 1969.



Ce respect affectueux envers les aînés s'est étendu à une communauté plus large en dehors de mon foyer, à mes enseignants de la maternelle au lycée, avec les Sœurs Missionnaires Servantes du Saint-Esprit. Dans mon quartier de *Teachers' Heights*, rue Tamblot, j'ai compris, en tant qu'enfant qui admirait ses camarades de jeu plus âgés, que tous les efforts qu'ils faisaient pour être bons dans leurs tâches quotidiennes étaient quelque chose que je devais imiter. À mon tour, à l'adolescence, j'ai réalisé à quel point mes frères, mes jeunes voisins et même les élèves plus jeunes de mon école étaient heureux pour moi chaque fois que j'étais récompensé pour mes excellents résultats scolaires et ma participation à des activités extrascolaires en tant qu'actrice dans la pièce de théâtre annuelle de l'école, rédactrice en chef du journal des élèves ou responsable de l'Action catholique étudiante. En deuxième année d'université, j'ai étudié avec les Pères de la Société du Verbe Divin (SVD) grâce à une bourse en tant que rédactrice en chef du journal étudiant, du magazine littéraire et de l'annuaire des diplômés. J'étais alors déjà une jeune mère élevant une fille, encore plus consciente de mes devoirs et responsabilités en tant que parent. Je l'ai élevée comme mes parents m'ont élevée, en lui inculquant le

sentiment que tous les membres de la famille et de la communauté élargie en dehors du foyer sont liés par des relations de réciprocité dans des actes de gentillesse et d'attention, en pratiquant les valeurs boholaniennes de foi, d'amour et de crainte de Dieu, et en respectant la sagesse des aînés.

Lorsque je suis arrivée à l'Université De La Salle en 1983, après le séjour de ma famille à Tacloban City et Dumaguete City, j'ai suivi une formation d'éducateur lasallien en m'inspirant de l'exemple de mes collègues plus âgés, tels que le Dr. Isagani R. Cruz, le Dr. Lourdes S. Bautista, le Dr. Estrellita Gruenberg et le Dr. Emeritá Quito, ainsi que des Frères des Écoles chrétiennes que j'ai commencé à connaître, comme le Frère Andrew Gonzalez FSC et, plus tard, le Frère Benildo Feliciano FSC.

Ils ont vu en moi une « *promdi* » (provinciale) **désireuse d'apprendre des maîtres comment enseigner à la manière lasallienne**, même si j'avais déjà un an et demi d'expérience dans l'enseignement à l'université Silliman.

On m'a demandé d'assumer des tâches administratives en plus de l'enseignement, en travaillant au Centre de recherche intégré en tant que rédactrice en chef des publications, en créant la presse universitaire DLSU, puis en devenant présidente du département de littérature et directrice du centre d'écriture créative.

Les difficultés de l'enseignement et de l'administration m'ont permis de mieux comprendre ce que signifie la fraternité et comment elle s'incarne dans les actes et les paroles au sein de la communauté lasallienne. Pour moi, les

relations au sein de l'université ne découlaient pas uniquement des hiérarchies de responsabilité et des fonctions. Sur le terrain, en particulier dans les salles de cours, j'avais le sentiment que l'esprit communautaire se traduisait par des relations fraternelles, où l'enseignante, en tant qu'aînée, donnait l'exemple aux étudiants dont elle avait la charge, et où l'enseignante, à son tour, se tournait vers les aînés et les dirigeants de la communauté universitaire pour obtenir de bons conseils, dialoguer et acquérir de la sagesse.



Des militantes féministes défilant lors d'un rassemblement au début des années 80 pour réclamer l'interdiction totale des armes nucléaires.

Au milieu des années 80, les Philippines ont connu une période d'effervescence qui a abouti à la première véritable révolution du Pouvoir Populaire contre trois décennies de dictature de Marcos. En

tant que militante étudiante à la fin des années 60 et au début des années 70, j'ai développé mon engagement en faveur de la justice sociale en tant qu'éducatrice féministe.

Ma critique des systèmes de pouvoir s'est inscrite dans les fibres mêmes de ma pratique artistique, à travers l'écriture et la publication de poésie.

Elle s'est également traduite par mon initiative d'enseigner au Collège des arts libéraux le premier cours intitulé « Les femmes dans la littérature », marqué par les idées féministes. À ma grande joie (et surprise !), le directeur du département, le doyen de la faculté et même le vice-président des affaires académiques ont soutenu cette initiative, même s'ils devaient savoir que les sphères de connaissance dominées par les hommes ainsi que les protocoles universitaires de l'époque, qui favorisaient les hommes par rapport aux femmes, seraient sérieusement remis en question.



Directrice du Bureau de presse de DLSU de 1987 à 1989.

Frère Andrew, alors recteur de l'université, n'a pas manqué de remarquer que les étudiantes et les jeunes professeures de l'université participaient au militantisme et à la lutte pour l'égalité de l'époque. En fait, c'est grâce à sa réaction positive aux affiches réalisées par des étudiantes contre le langage sexiste lors des épreuves sportives que ces affiches ont pu être placées sur les panneaux d'affichage de l'école, après que la sécurité de l'université ait tenté de les retirer. Après tout, en 1973, De La Salle College était passé d'un établissement réservé aux garçons à un établissement mixte, où les étudiantes étaient même inscrites dans des domaines traditionnellement réservés aux hommes, comme l'ingénierie et les sciences.

Cet **esprit d'ouverture et de dialogue, qui mettait l'accent sur la dignité humaine et la fraternité**, a créé une atmosphère **d'apprentissage et de travail** qui a favorisé l'attention et le souci d'autrui, qui se sont répercutés sur notre vie personnelle et privée.

Ma formation d'éducatrice lasallienne s'est affinée au cours de ma première décennie en tant que professeure de littérature, où j'écrivais également de la poésie comme pratique artistique. Après la publication de mon premier livre, *Dreamweavers*, en 1987, j'ai approfondi mon engagement à intégrer l'écriture et l'enseignement de la littérature, en travaillant dans le domaine de l'éducation chrétienne, non seulement sur le campus de Manille, mais aussi dans des ateliers d'écriture avec des jeunes dans des communautés



L'atelier national d'écriture IYAS La Salle, organisé par l'université St. La Salle de Bacolod City, encourage les jeunes écrivains à écrire sur l'environnement. Il s'agit du seul atelier d'écriture créative qui traite des œuvres littéraires de jeunes écrivains écrivant dans cinq langues philippines : le hilgaynon, l'akeanon, le kinaray-a, le filipino et l'anglais.

en dehors de la métropole. Cet engagement m'a incité à participer à l'atelier d'écriture sur l'environnement à Bacolod, une institution qui existe depuis 25 ans et qui forme des écrivains dont la gestion de l'environnement naturel met en pratique l'encyclique *Laudato si'* du Pape François. Et en 2023, à Bohol, j'ai eu la joie de participer à un atelier avec six jeunes écrivains écrivant dans leur langue maternelle, *le binisaya*, qui apprenaient de deux maîtres pêcheurs artisanaux comment vivre de manière durable avec la mer et leur environnement marin côtier. Assise tranquillement à la périphérie de leur cercle d'apprentissage réciproque, j'ai ressenti une profonde paix en réalisant que la méthode lasalienne d'enseignement et d'apprentissage pouvait s'étendre au-delà du campus universitaire et toucher directement la vie de ceux qui ont le sentiment que la société les a oubliés ou a choisi de ne pas prêter attention à ce qu'ils savent, comment ils l'ont appris et comment ils vivent.

L'un de ces maîtres pêcheurs artisanaux, Manoy Paquito « Kits » Abcede, âgé de 63 ans, a commencé à enseigner les jeunes écrivains (et ceux d'entre nous qui l'écoutions) en leur racontant comment, chaque fois qu'il part en mer pour pêcher, il murmure d'abord à la mer une supplication d'espérance, confiant à la générosité sensible de la mer le besoin de vivre de sa communauté. Il a raconté comment, avant même de jeter ses filets à l'eau, il rendait grâce non seulement pour la prise qui permettrait à la communauté de subsister pendant la journée, mais aussi pour la possibilité qu'il n'y ait que peu ou pas de prise. Son espérance mêlée à son humilité nous a tous profondément touchés, et lorsque les jeunes écrivains ont traduit son expérience et son amour de la mer dans leurs poèmes et leurs chansons, j'ai réalisé que c'était une bénédiction d'être témoin de l'efficacité d'une pédagogie qui remettait les systèmes



Maîtres artisans pêcheurs Paquito M. Abcede (en haut à gauche) et Teogenes Pelegrino (en bas à droite) qui ont accepté d'enseigner aux jeunes écrivains ayant participé à l'atelier d'écriture créative Dagat Bohol : Kinabuhiug Panginabuhi sa Mananagat (Dagat Bohol : La vie et les moyens de subsistance des pêcheurs) à Bohol. Jeunes écrivains de Bohol qui ont participé au programme d'écriture créative Dagat Bohol avec l'équipe du projet dirigée par l'auteure, la professeure Marjorie Evasco.





de connaissances réprimés de notre peuple au centre d'un programme radical qui amenait chacun à prendre conscience de son appartenance : un *ka-igsuonan* avec l'environnement naturel et entre nous.

Une **fraternité enrichissante** fondée sur le principe fondamental que **nous sommes tous frères et sœurs sur cette terre**, que nous partageons la même dignité et vivons ensemble dans le dialogue et la paix, **membres de la famille humaine.**

10.

Rencontres
insolites

Pablo Gómez est un jeune enseignant argentin qui anime des programmes de formation pour les enseignants dans plusieurs écoles catholiques de sa ville natale, Cordoba. Il était récemment à Rome pour suivre un cours destiné aux postulants, pendant lequel il a vécu avec la communauté centrale des Frères à la Maison générale.

« J'étais un étranger, et vous m'avez accueilli » (Mt 25,35)

L'hospitalité est une vertu aussi ancienne que l'humanité. Il y a toujours eu des voyageurs, des pèlerins et des migrants qui, tout au long de l'histoire, ont trouvé refuge dans les mains ouvertes d'étrangers. Dans la tradition judéo-chrétienne, accueillir l'étranger est plus qu'une simple courtoisie ; c'est la miséricorde même, le reflet de la compassion de Dieu. Dans le monde inhospitalier d'aujourd'hui, où les crises des réfugiés mettent à l'épreuve la solidarité des nations, trouver un foyer dans un pays étranger revient à trouver une oasis dans le désert. Par nature, l'hospitalité est un voyage en trois étapes : la migration, l'accueil et la rencontre, chacune aboutissant à un horizon commun entre celui qui arrive et celui qui accueille.

Migration. Cette année, je suis devenu ce voyageur qui avait besoin d'être accueilli. Depuis l'Argentine, j'ai voyagé jusqu'à Rome pour suivre une spécialisation de six mois au Dicastère pour les causes des saints. Je suis parti avec des doutes plus lourds que mes bagages : mes économies seraient-elles suffisantes ? Arriverais-je à me débrouiller avec la langue ? Me sentirais-je seul ? Dire au revoir à ma grand-mère de 91 ans m'a brisé le cœur ; je craignais que ce soit notre dernière étreinte. Son absence me pesait plus que les 15 000 kilomètres qui nous séparaient. Je me suis accroché à la promesse de Dieu :

« Je connais les projets que j'ai formés pour vous... **des projets d'espoir et d'avenir** ».

Accueil. Cette promesse s'est concrétisée à la Maison généralice des Frères. Je n'ai pas été accueilli comme un

étranger, mais comme un membre de la famille. Un Frère a passé des heures à m'orienter, à me donner non seulement des indications, mais aussi à partager des histoires, de l'humour et des souvenirs. Je me suis rapidement intégré à la vie communautaire : repas, messe, loisirs, conversations qui ne manquaient jamais d'inclure un aimable « Comment vont tes cours ? As-tu appelé ta famille ? ». Ces petites attentions ont atténué ma solitude.

Ce qui avait commencé comme de l'hospitalité s'est rapidement transformé en fraternité.



Rencontre. J'ai commencé à faire du bénévolat à la bibliothèque de la Maison, où les étagères renfermaient 300 ans d'identité lasallienne : pédagogie, spiritualité, catéchèse, évangélisation inculturée. Mais aucun livre ne pouvait égaler les rencontres quotidiennes :

des Frères venus des cinq continents, tous différents, mais liés par le même esprit de fraternité joyeuse.

Leur ouverture m'a amené à me demander : *qui sont ces Frères et pourquoi sont-ils ainsi ?* Peu à peu, j'ai compris que leur témoignage était un signe prophétique : dans un monde en quête de protagonisme, ils vivaient une fraternité horizontale où personne n'était plus grand que les autres et où tous étaient les bienvenus.

En partant, je sais que je ne suis plus la même personne qui est arrivée sans enthousiasme il y a quelques mois. Je suis venu pour étudier, j'ai trouvé une famille. J'ai gagné des frères. Dans leurs gestes quotidiens, j'ai entrevu le Royaume : un abri, de la nourriture, des soins et un sentiment d'appartenance pour tous. Une fois de plus, Dieu a été fidèle à sa promesse, me donnant plus que je n'aurais pu espérer. Je rentre chez moi avec un regard différent, portant dans mon cœur les paroles du Fondateur :

« J'adore en toutes choses la volonté de Dieu à mon égard ».



11.

Des cercles qui s'élargissent



Andrea Sicignano enseigne au Collegio San Giuseppe-Istituto de Merode à Rome et occupe également le poste de directeur du bureau de l'éducation de l'institut. Il raconte comment son immersion auprès des enfants roms à travers *CasArcobaleno* a enrichi son expérience vécue de la fraternité et l'esprit *1 La Salle*.

« Dieu qui conduit toutes choses avec sagesse et avec douceur ; et qui n'a point coutume de forcer l'inclination des hommes, voulant m'engager à prendre entièrement soin des Écoles, le fit d'une manière fort imperceptible et en beaucoup de temps ; de sorte qu'un engagement me conduisit dans un autre, sans l'avoir prévu dans le commencement ».

— DE LA SALLE, *Mémoires des commencements* (CL 7,169)

Comme dans l'expérience du Fondateur, mon histoire parle d'une série de petites conversions, qui se sont succédées et ont conduit à une réalisation plus grande, inimaginable au début. J'aime à penser que, comme pour saint Jean-Baptiste de La Salle, un choix initial de fraternité avec les enseignants a conduit à la naissance de l'Institut des « Frères » des Écoles chrétiennes, de même, pour notre petite communauté lasallienne de De Merode, un choix initial de fraternité nous a amenés à apprendre à discerner et à accepter le plan de Dieu, même dans des événements qui semblent au premier abord difficiles, désagréables, voire « insupportables ».

En 2012, avec quelques collègues de mon école, nous venions d'exprimer officiellement pour la première fois notre « engagement » envers la mission éducative lasallienne, mais notre fraternité se limitait à quelques réunions pour parler de la mission et à quelques moments de prière.

Notre école est située sur la Piazza di Spagna à Rome, et les élèves qui la fréquentent sont issus de milieux aisés, même si chacun a sa propre périphérie intérieure. Depuis plusieurs années, je m'impliquais dans le Mouvement des jeunes lasalliens et dans un programme parascolaire avec



Cette photo montre des enseignants et des élèves de De Merode, ainsi qu'un ancien élève qui travaille désormais à la Fondation La Salle, aux côtés des Frères et d'enfants roms lors d'une initiative bénévole à la communauté des Frères de *CasArcobaleno* à Scampia.

des élèves dans la banlieue de Rome. Mais notre « communauté » d'enseignants n'avait jamais vraiment « vécu ensemble » en tant que groupe.

Une rencontre avec le Frère Enrico Muller, de la communauté de Scampia, a fait naître en nous le désir de vivre une expérience de fraternité à *CasArcobaleno*, à Scampia. L'idée était que cinq enseignants s'y rendent, peut-être pendant les vacances scolaires d'hiver, alors qu'une grande partie de la communauté scolaire participait à une session dans un hôtel populaire du nord de l'Italie.

Cependant, alors que nous organisions le voyage, peut-être inspirés par le désir de communauté, nous avons pensé à étendre notre proposition de « fraternité vécue » à certains élèves, et nous l'avons fait. La réponse fut surprenante, et nous nous sommes donc retrouvés à *CasArcobaleno*, cinq

enseignants avec une quinzaine d'élèves qui avaient choisi de vivre avec nous l'expérience de la pauvreté, du service et de la fraternité. Cela peut sembler insignifiant, mais le simple fait de faire la vaisselle ensemble, d'utiliser des sacs de couchage à la place de lits, de partager l'inconfort et le froid, a créé une atmosphère différente entre nous et les élèves. Lorsque les élèves de *CasArcobaleno* sont arrivés, la fraternité s'est encore élargie et, petit à petit, nous ne faisons plus qu'un. Le « cercle », la réunion quotidienne pour partager et réfléchir à ce que nous avons vécu, est devenu la « forme » de cette fraternité :

**un cercle qui s'élargit et qui est capable
d'inclure ceux qui sont à l'extérieur et
de libérer ceux qui sont à l'intérieur.**

Depuis 2012, deux fois par an, les enseignants et les élèves



Les enseignants et les élèves de De Merode réunis autour de la table avec les Frères de Scampia, ainsi que les enseignants et les élèves de *CasArcobaleno*.

de De Merode reviennent à Scampia, et à chaque fois, la « magie » de la fraternité renaît : « Je me sens bien ici, je me sens libre parce que je n'ai pas à porter de masques et que je peux vraiment être moi-même ». Il y a toujours quelqu'un qui se sent « libéré » par cette expérience de fraternité.

Le cercle s'est élargi au camp rom de Giugliano, qui a été déplacé plusieurs fois ces dernières années, et c'est précisément dans ce camp rom, à la périphérie de la banlieue, que nous avons trouvé notre cœur. C'est précisément dans ce camp rom que nous avons reconnu le visage de Jésus en haillons, que nous avons rencontré le Dieu qui nous sauve de notre tiédeur.

« Nous n'allons pas vers les pauvres pour les sauver, **mais pour être sauvés** »,

nous a dit un jour le Frère Robert Schieler, et pour nous, cela est devenu une réalité.

En janvier 2025, une tristesse insupportable s'est abattue



Il s'agit d'une photo prise au quartier Giugliano Roma lors d'une visite avec les élèves et les enseignants de De Merode à la communauté des Frères de Scampia. Elle montre ma fille jouant à un jeu de « nettoyage » avec une jeune fille du quartier, aux côtés d'un enseignant de De Merode. J'avais emmené ma propre famille pour cette visite.



Sur cette photo, ma fille joue avec plusieurs filles du campement. On voit également sur la photo un enseignant de De Merode et un ancien élève qui travaille désormais à la Fondation La Salle. Cette photo a été prise au campement rom de Giugliano lors d'une visite à la communauté des Frères de Scampia à laquelle participaient des élèves et des enseignants de De Merode, une occasion à laquelle j'ai également emmené ma famille.

sur la communauté. Michelle, une fillette de cinq ans du camp rom de Giugliano, est décédée après avoir accidentellement touché un câble électrique dénudé. Elle était enthousiaste et prête à faire sa rentrée scolaire le lundi suivant. Mais cela ne put se produire.

Nous nous sommes réunis, le cœur rempli de douleur et de questions. Une fille a demandé : « Comment transformer une telle douleur en espérance ? ». Sa question a donné naissance à quelque

chose de nouveau : le groupe a senti qu'il était temps que la fraternité voie le jour à Scampia et que nous apprenions également à connaître les banlieues de notre ville, Rome. Nous nous sommes organisés pour venir en aide aux enfants roms de Rome.

Le soir même, j'ai contacté une vieille amie de la Communauté de Sant'Egidio, Erika, qui est responsable de leurs « Écoles de la paix » dans les banlieues et les camps roms. Le vendredi suivant, le cercle avait déjà commencé à s'élargir. Depuis cette semaine-là, au moins huit élèves et un nombre croissant d'enseignants se rendent chaque

semaine à l'École de la paix de Trullo pour créer une communauté avec au moins 25 enfants roms. Les parents des élèves ont été touchés par cette mission commune dans les banlieues et se sont organisés pour acheter des collations, des craies et des feutres pour l'école, et parfois même pour accompagner les enfants dans les banlieues. Les Frères de mon école ont fourni le minibus. Cette vague de fraternité inattendue et miraculeuse, ce cercle de beauté, s'est étendue à un autre lycée lasallien, *Villa Flaminia*, qui a toujours été en « concurrence » avec mon école. Pour la première fois, nous avons planifié ensemble un projet de service, et chaque samedi matin, de nombreux élèves de *Villa Flaminia* se rendent dans les banlieues pour donner vie à ce que nous appelons désormais le « projet Michelle ».



Il s'agit d'une photo récente du « Projet Michelle » (en référence à Michelle, la jeune fille qui est malheureusement décédée et dont la photo figurait dans l'article que je vous ai envoyé). Le groupe comprend des élèves et des enseignants de De Merode, des bénévoles de la Communauté de Sant'Egidio, ainsi que des enfants locaux et des enfants de la communauté rom.

Cela fait maintenant près de deux ans que cette vague de fraternité a commencé, et elle ne montre aucun signe d'essoufflement, malgré les obstacles et l'opposition de certains. Si nous avions su en 2012 comment les choses allaient se dérouler, je ne sais pas si nous y aurions cru. Mais nous savons maintenant qu'un petit pas peut mener à un engagement plus profond, englobant de plus en plus de personnes, de groupes, de mouvements et d'écoles.



Des élèves et enseignants de De Merode, avec les bénévoles de la Communauté de Sant'Egidio et les enfants roms, au projet Michelle.

Aujourd'hui, je peux dire que mon école pour les riches est une « école de fraternité », et je peux le dire grâce aux Frères de *CasArcobaleno*, à mes collègues, à mes élèves, aux élèves de *CasArcobaleno*, aux enfants et aux familles du camp rom de Giugliano et maintenant à ceux du camp de Candoni à Rome, aux élèves et aux enseignants de Villa Flaminia, aux Frères, grâce à nos amis

de la Communauté de Sant'Egidio, grâce au District d'Italie, qui a fait du « Projet Michelle » un projet de La Salle Foundation, faisant de nous tous des « frères et sœurs ». En se souvenant que tout est lié et que chaque petit geste de fraternité élargit les cœurs et montre à tous comment le monde pourrait être,

cela témoigne d'un monde qui est possible.

12.

Une proximité fragile



Pablo Gomez et **Andrea Sicignano** réfléchissent et racontent leur expérience d'immersion respective dans une école lasallienne située dans une zone de conflit. Ces deux écoles, situées dans des environnements très fragiles, sont des témoignages vivants de l'espoir qui jaillit éternellement.

Dans des contextes de tension extrême, les écoles lasalliennes brillent comme des modèles d'inclusion, de respect et de fraternité.

Dans le monde interconnecté mais conflictuel d'aujourd'hui, le rôle de l'enseignant revêt une nouvelle urgence, non seulement en tant que médiateur du savoir, mais aussi en tant qu'artisan de la paix. Cela est particulièrement évident au Moyen-Orient, où juifs, musulmans et chrétiens vivent dans une proximité fragile. Comment former des éducateurs qui non seulement supportent cette diversité, mais la transforment en richesse pédagogique, humaine et spirituelle ?

La communauté internationale reconnaît les enseignants comme des acteurs clés de la construction de sociétés pacifiques.

Notre propre Institut s'est fait l'écho de cette idée dans la réflexion 2024-2025 *Notre cœur est dans les périphéries*, qui nous rappelle que la paix ne s'obtient pas par de simples slogans, mais par une éducation qui éveille, responsabilise et libère. Lors de mes visites dans les écoles lasalliennes du Moyen-Orient, j'ai vu comment se vit cette réalité : des salles de classe où des enfants de confessions différentes apprennent côte à côte. Là-bas, « l'autre » n'est pas un ennemi, mais un camarade de classe.



Pour former de tels enseignants, il faut plus que des compétences techniques. Il faut la spiritualité de saint Jean-Baptiste de La Salle, qui voyait le Christ dans chaque enfant. Sa vision fait de l'enseignement un acte d'humanisation, un langage de tendresse et de présence. Les éducateurs lasalliens sont invités à être des artisans du dialogue : écouter attentivement, enseigner le consensus et reconnaître l'autre non pas comme une menace, mais comme un don. Comme nous le rappelle Martin Buber : « *Quand on dit « toi », on dit aussi « moi ».*

Mais les idéaux nécessitent une formation. Les enseignants doivent être formés au dialogue interculturel et interreligieux, à la médiation, à la communication non violente et à la détresse émotionnelle. Ils doivent savoir accueillir avec la même tendresse l'enfant musulman qui prie, l'enfant juif qui observe le sabbat, le chrétien qui porte une croix. Et cette formation elle-même doit être diversifiée : hommes et femmes, croyants et chercheurs, voix de toutes les cultures.

Être lasallien ne conduit pas à l'uniformité ; c'est la fraternité vécue dans nos différences. Un enseignant qui touche les cœurs, comme le Fondateur l'a recommandé, aide les élèves à découvrir leur propre dignité et celle des autres. Chaque fois qu'un enfant est remarqué et aimé, chaque fois qu'un enseignant donne l'exemple du respect au-delà des divisions, une autre brèche dans notre monde fragmenté est réparée.

À Rumbek, au Soudan du Sud, la fraternité n'est pas une théorie, mais l'air que nous respirons. Ici, marquée par la guerre, la paix est fragile, mais des miracles s'enracinent



dans la vie quotidienne. Je me souviens qu'en 2018, les Frères sont arrivés avec pour seul bagage leur désir de servir. Les Sœurs de Loreto nous ont accueillis à bras ouverts, partageant leur école pour accueillir notre première classe de 23 élèves. Peu après, les chefs locaux ont prêté des terres pour le projet, non pas dans le cadre d'une transaction, mais en signe de confiance, comme un investissement dans un avenir de paix grâce à l'éducation.

Aujourd'hui, se promener sur le campus, c'est comme entrer dans une chanson vivante de réconciliation. Des Frères de nombreuses nations conversent avec des enfants dont les noms mêmes rappellent des histoires rivales. Monegro, les yeux brillants, m'a dit un jour : *« Avant La Salle, je pensais que les Dinka étaient le seul peuple au monde. Maintenant, je cuisine ! »*. Cette simple phrase, « Maintenant, je cuisine », en disait long : la libération des coutumes rigides, la découverte que la collaboration, même dans les tâches quotidiennes, unit.

Notre école est un « laboratoire de fraternité ». Les salles de classe et les champs s'entremêlent : l'apprentissage avec la culture, les langues diverses avec de nouvelles amitiés. Un élève m'a confié qu'ici, il avait appris « *à interagir avec les autres* ». Un autre, Isak, rêve désormais de devenir médecin après avoir vu la souffrance de son peuple avec les yeux de la compassion. Ici, l'éducation ne dispense pas seulement des connaissances, elle transforme le cœur.

Rumbek est plus qu'un ensemble de bâtiments ; c'est une alliance fragile mais puissante entre les pauvres et les humbles.

Elle prouve que même dans les périphéries négligées, des ponts peuvent être construits et des murs abattus. Elle nous apprend à voir, comme l'a dit Monegro, « **l'être humain avant toute différence** ».

Dans cette terre fracturée, l'école La Salle est devenue un souffle d'oxygène, respirant l'espoir et cultivant la paix. Ici, la fraternité n'est pas seulement enseignée, elle est vécue. Et dans cet espace de vie, nous nous rapprochons de la possibilité d'un nouveau Soudan du Sud, un pas à la fois, un enfant à la fois, un repas partagé à la fois.





13.

Les saveurs de l'amitié



Frère Kino Escolano FSC vient du District lasallien d'Asie de l'Est (LEAD) et résidait à Singapour pendant ses études à l'université nationale de Singapour (NUS). Dans un hommage publié sur Facebook peu après le décès d'un Frère, il explique comment de petits gestes fraternels d'attention et de gentillesse peuvent laisser une empreinte durable qui transcende la mort. Il occupe actuellement le poste de vice-président chargé de l'administration à De La Salle Lipa.

Aujourd'hui, nous avons perdu l'une des âmes les plus affables et les plus douces que j'ai jamais rencontrées : le Frère Nicholas Seet FSC. On dit que dans la vie d'un Frère, votre première communauté et votre premier Frère Directeur occuperont toujours une place particulière dans votre cœur. Pour moi, ce fut la communauté St. Patrick à Singapour, et le Frère Nick en était le cœur. Il n'était pas seulement un directeur, il était un guide discret, une présence constante et un véritable Frère dans tous les sens du terme.

Lorsque je m'adaptais aux exigences des études supérieures et au rythme inhabituel d'un nouveau pays, il était là, joyeux, généreux et prêt à m'accorder son temps. Il m'accompagnait



à l'aéroport, peu importait l'heure matinale ou tardive. Il m'emmenait chez le médecin lorsque j'étais malade. Il ne s'est jamais plaint. Il était simplement là, comme toujours, avec son humour doux et son attention sans faille.

Il m'a fait découvrir les saveurs de Singapour que j'ai appris à aimer : le *Char Kway Teow*, le gâteau aux carottes, le Beach Road prawn mee, le tau sar piah de Balestier, ainsi que ses plats préférés : les curry puffs, le porridge chaud, l'ail dans tous les plats, le teh-C et l'ensaymada de Mary Grace à Manille. Je souris encore en me rappelant comment il m'a appris la différence entre le kopi-O et le kopi-O kosong. Même dans les plus petites choses, il était attentionné, présent et généreux.

Il aimait raconter des histoires traditionnelles chinoises, comme celles du Dieu de la cuisine et des fantômes affamés.



Ce n'étaient pas seulement des contes, c'était sa façon de partager la culture, le mystère et le sens, **d'approfondir notre lien avec le lieu et les uns avec les autres.**

Frère Nick m'a rappelé que la fraternité n'est ni bruyante ni spectaculaire, mais qu'elle se trouve dans une présence constante, des repas partagés, des discussions matinales autour d'un café et des gestes d'amour discrets. Il vivait l'esprit lasallien non seulement à travers ses paroles, mais aussi dans chaque petit geste d'attention et de gentillesse.

Il me manquera vraiment. Et pourtant, je rends grâce pour sa vie, son témoignage et le privilège d'avoir pu cheminer avec lui, même si ce ne fut que pour un temps.

Repose en paix, Frère Nick. Merci d'avoir été mon premier directeur et d'avoir été mon frère.



14.

Au-delà de sa zone de confort



Fr. Francisco Velásquez Simón FSC est Guatémaltèque et appartient au District d'Amérique centrale-Panama. Il raconte comment il a redécouvert sa vocation parmi les pauvres, où la fraternité devient simplicité, joie et engagement renouvelé à servir.

Photo par le **Bureau des communications du District Amérique Centrale-Panama**

9 mai 2025

Cher Frère, paix et joie dans le Christ ressuscité, notre seul Maître.

Je vous écris avec un respect fraternel et la joie de partager une partie importante de mon parcours vocationnel et du ministère éducatif qui m'a été confié, comme vous me l'avez demandé, dans l'espoir que cela puisse servir de témoignage pour d'autres Frères qui cherchent à renouveler leur engagement et leur fidélité à la mission lasallienne.

Ma vocation est née dans le contexte du Collège De La Salle à Huehuetenango, au Guatemala, où j'ai reçu une formation intégrale qui m'a profondément marqué. Pendant ces années, j'ai vécu à la Casa Indígena Hno. Santiago Miller, un internat lasallien qui offrait une éducation humaine et chrétienne et un accompagnement à de jeunes garçons mayas aux ressources économiques limitées. C'est là que j'ai découvert la fraternité et la proximité de plusieurs Frères, dont la vie simple et le dévouement généreux m'ont tellement marqué qu'ils ont éveillé en moi le désir de suivre leurs traces en tant que Frère des Écoles Chrétiennes.

Après ma formation initiale et ma consécration, j'ai été envoyé pour servir comme formateur dans des maisons de formation et comme directeur dans diverses écoles de notre District d'Amérique centrale-Panama, dans des contextes urbains et privés, au service de familles qui pouvaient payer l'éducation de leurs enfants. Bien que ces missions exigeaient dévouement et professionnalisme, j'ai toujours porté dans mon cœur l'idéal qui a inspiré ma

vocation : servir les enfants et les jeunes pauvres, les plus vulnérables, ceux qui n'ont souvent ni voix ni opportunités.

Au fil des ans, et après une expérience enrichissante dans la gestion éducative, j'ai ressenti l'appel intérieur à revenir à mes racines. Le Frère Visiteur, Fr. Manuel Orozco, m'a donné l'occasion de vivre directement dans un contexte de pauvreté et de marginalisation, où j'ai pu accompagner de plus près les enfants et les jeunes qui, comme moi dans mon adolescence, rêvent d'un avenir meilleur grâce à l'éducation.

Aujourd'hui, j'ai la grâce de vivre ma mission à l'école catholique San Juan Bautista de San Juan La Laguna, au milieu du peuple maya Tz'utujil, et de vivre la vie communautaire à Santa María Visitación. Ici, j'ai redécouvert le pouvoir transformateur de la fraternité et la puissance de l'Évangile vécu au quotidien. La vie est simple, les ressources sont limitées, mais l'amour, la foi et le dévouement rendent tout possible.

Cette expérience m'a aidé à **renouveler ma vocation et à comprendre plus profondément ce que signifie être Frère** dans un monde qui réclame justice, solidarité, compassion et présence.

Je partage ce témoignage avec humilité et gratitude, dans l'espoir qu'il puisse servir d'encouragement à d'autres Frères, en particulier aux plus jeunes, afin qu'ils n'aient pas peur d'aller là où l'on a le plus besoin de nous. Notre vocation prend tout son sens lorsque nous sommes aux côtés des plus petits, lorsque nous optons pour les pauvres, lorsque nous quittons le confort pour vivre la simplicité de l'Évangile et le style éducatif de saint Jean-Baptiste de La Salle.

Je remercie l'Institut pour les opportunités qu'il m'a offertes et pour son leadership fraternel et prophétique. Que saint Jean-Baptiste de La Salle et notre Mère sous le titre de Notre-Dame de l'Étoile, Reine et Mère des Écoles chrétiennes, continuent à accompagner notre cheminement.

Fraternellement dans le Christ et dans De La Salle,

Signé,

Fr. Francisco Velásquez Simón FSC
Santa María Visitación, Sololá, Guatemala



15.

Jeunes rêveurs



En juillet 2025, le **Frère Armin** s'est adressé aux jeunes lasalliens réunis à la Maison générale de Rome pour le Jubilé de la jeunesse. Il réaffirme que la mission de l'Institut existe pour les jeunes et les pauvres et les exhorte à continuer à rêver et à prendre des risques.

« Pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi visitez-vous notre école ? » m'a récemment demandé un jeune lasallien.

Cela semblait être une question impertinente. Seuls les jeunes sont capables de poser des questions impertinentes comme celle-ci et de s'en tirer à bon compte, tout en conservant leur air innocent. Il est rare que l'on m'interroge de cette manière. J'ai réussi à visiter 62 pays jusqu'à présent, et il m'en reste 18 à visiter avant d'avoir rempli une responsabilité majeure de ma charge. Je ne reçois pas vraiment beaucoup de questions impertinentes lors de nos conversations lasalliennes. J'ai donc essayé de répondre du mieux que j'ai pu. L'essentiel de ma réponse à ce jeune lasallien vous donnera également une idée de ce que je pense et ressens vraiment à propos de notre Rencontre Internationale des Jeunes Lasalliens aujourd'hui :

« J'ai besoin d'être ici pour vous voir. Pour vous écouter. Pour vous sentir. »



« Et peut-être pour vous tendre la main pour un « tope-là ». Ou un « check ». Pour avoir le privilège de vous serrer

la main. Pour avoir la chance de recevoir votre étreinte chaleureuse. Et en prime, cela me ferait vraiment plaisir si vous me permettiez de prendre un selfie avec vous. Ce sera pour moi un rappel – un rappel des plus solennels – que vous servir est la raison la plus importante pour laquelle l'Institut existe – peut-être même la seule vraie raison pour laquelle cet Institut lasallien existe ».

Aujourd'hui et dans les jours à venir, je prie pour que vous découvriez vous aussi pourquoi vous êtes ici. Devant les reliques de saint Jean-Baptiste de La Salle, en ce lieu saint, je renouvelle mon engagement personnel à être un Frère pour ceux que le Seigneur m'a confiés et pour chacun d'entre vous. Je fais le même vœu au nom de



l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes et de la Famille Lasallienne mondiale. Nous avons besoin de vous voir, de vous entendre, de vous sentir. L'Institut n'a d'autre raison d'être que vous et tous les jeunes qui « sont loin du salut ». Si jamais nous nous laissons distraire, si nous oublions et tournons notre regard vers d'autres objectifs ou si nous vous mettons de côté, vous avez le droit d'exiger de nous, de vos dirigeants et de vos aînés, l'attention, l'amour et les soins que vous méritez tant.

Je me souviens de Greta Thunberg, qui s'est adressée aux dirigeants mondiaux au siège des Nations unies à New York. Elle a dit ce qu'elle pensait sans flancher :⁵

⁵ Cf. <https://www.npr.org/2019/09/23/763452863/transcript-greta-thunbergspeech-at-the-u-n-climate-action-summit>.



Ce n'est pas normal.
Je ne devrais pas être
ici. Je devrais être en
classe de l'autre côté de
l'océan. Pourtant, vous
venez tous vers nous,
les jeunes, pour trouver
de l'espoir. Comment
osez-vous ? **Vous
avez volé mes rêves
et ma jeunesse avec
vos mots creux....**

Des gens souffrent, des gens meurent, et des
écosystèmes s'écroulent... Comment pouvez-vous
prétendre que ceci peut être résolu en faisant
comme d'habitude ?... Vous nous laissez tomber.

Alors que je vous souhaite la bienvenue à la Rencontre Internationale des Jeunes Lasalliens de cette année, je porte la culpabilité et le fardeau de ma génération et des générations qui m'ont précédé. À bien des égards, nous vous avons laissé tomber. Les sociétés, les gouvernements et les dirigeants mondiaux vous ont laissé tomber. Quel avenir pouvons-nous vous offrir ? Comment osons-nous vous considérer comme notre espérance pour l'avenir ? Nous n'avons pas cessé de polluer la terre avec tant de déchets. Les ordures jonchent cette ville sainte de Rome. D'autres dirigeants respectables ont convaincu des citoyens pacifiques que posséder une arme à feu est la meilleure défense et que déclencher une guerre est la meilleure offensive. Quel genre de monde vous léguons-nous ?

Je pense à Gaza, où près de 62 000 personnes sont mortes, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Nous avons quatre étudiants de Gaza qui sont inscrits à l'Université de Bethléem en soins infirmiers et qui, malgré les limitations et les obstacles inimaginables auxquels ils sont confrontés, s'occupent actuellement des malades et des blessés. Eux aussi ont une réponse existentielle à cette question impertinente.

Il y a beaucoup d'autres régions dans le monde où les questions sont plus nombreuses que les réponses. Les ravages et les déplacements de population causés par le conflit en cours en Ukraine sont décrits comme la guerre la plus meurtrière en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale. Des violences indescriptibles et des crises humanitaires font partie des informations chaque jour dans de nombreuses régions du Soudan, du Congo, de la Syrie, du Myanmar et du Yémen. Aujourd'hui, près de 700 millions de personnes vivent dans l'extrême pauvreté, selon la Banque mondiale, survivant avec moins de 2 euros par jour. *Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.*

Le Dr Ezzideen, de Gaza, a publié ceci il y a 5 jours :⁶

Je vous le jure devant Dieu... ce que j'ai vu aujourd'hui n'était pas la vie... Un camion est passé. Il était vide. Son plancher était recouvert d'une fine couche de poussière de farine. Juste de la poussière. Pas de sacs. Pas de pain.

Et puis je les ai vus. **Pas des rebelles. Pas des criminels. Des enfants.** Ils ont couru, couru

.....
6 Cf. <https://x.com/ezzingaza/status/1943758629791768682>.

comme des proies, vers ce camion. Ils l'ont escaladé de leurs mains qui n'avaient jamais tenu de jouets. Ils sont tombés à genoux comme devant un autel.

Et ils ont commencé à gratter. L'un d'eux avait un couvercle cassé. Un autre, un morceau de carton. Mais les autres, les autres ont utilisé leurs mains. Leur langue. Ils l'ont léché.

Vous m'entendez ? Ils ont léché la poussière de farine sur l'acier rouillé. Sur la saleté. À l'arrière d'un camion qui était déjà parti.

Un garçon riait. Non pas parce qu'il était heureux, mais parce que le corps devient fou lorsqu'il est affamé.

Un autre pleurait doucement, comme quelqu'un qui ne croit plus qu'un autre l'écoute.

Et je restais là. Avec toute ma honte.

J'ai partagé ce message avec un petit groupe de jeunes Lasalliens réunis à Parménie cette année, et c'est aussi mon appel à vous tous aujourd'hui :





Il y a environ 2025 ans, avec seulement une douzaine d'amis proches, Jésus, âgé de 30 ans, a commencé son ministère en proclamant le grand rêve du Père pour le monde : plus de pleurs, la bonne nouvelle pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la guérison des aveugles, la liberté pour les opprimés.

Il y a environ 345 ans, Jean-Baptiste, âgé de 28 ans, a rassemblé quelques jeunes hommes pour former une communauté **d'enseignants afin qu'ils puissent proclamer le grand rêve du Père pour les enfants**, en particulier ceux qui sont « loin du salut ». **Il a imaginé des écoles inclusives, ouvertes à tous, en particulier aux pauvres** qui n'avaient aucun moyen de surmonter les barrières sociales et économiques de leur époque.

Dans ces deux récits fondateurs, les protagonistes n'étaient qu'une poignée de jeunes rêveurs entendant le même appel, captivés par le même rêve, unis d'un seul cœur et d'un seul esprit pour apporter la lumière, la vie et l'amour au monde entier. Considérez la puissance générée par leur petite communauté de jeunes gens aux grands rêves et au cœur encore plus grand.

Le monde a toujours été façonné par des rêveurs.

Leur rêve ne s'est pas concrétisé par de grandes proclamations et des événements extraordinaires, mais par de petits pas décisifs et des luttes pour vivre dans une fraternité authentique et un service engagé envers leur mission éducative.

Je conclurai donc aujourd'hui en posant à chacun d'entre vous la même question impertinente : « *Pourquoi êtes-vous ici ?* ».



16.

Notre pain quotidien



Jyron Raz est diplômé du *De La Salle College of Saint Benilde* (DLS-CSB) et travaille actuellement au *De La Salle Philippines* (DLSP). Il parle de la fraternité non pas comme d'un rêve lointain, mais comme d'un engagement quotidien.

Chaque jour, il m'en coûte de lire dans les nouvelles qu'un nouveau drame s'est produit dans le monde. Des lignes sont tracées autour de valeurs, de croyances et de visions politiques, et ce qui autrefois aurait pu être des points de départ pour le dialogue ressemble désormais davantage à des murs infranchissables. La plupart des nouvelles que je vois tournent autour de la quête sans fin du pouvoir et de la richesse des 1 % les plus riches de la société et de la façon dont les autres 99 % finissent par en souffrir.

Chaque jour, les informations me rappellent le poids de cette fragmentation dans ma vie. Les récits de conflits, de catastrophes naturelles, de corruption et d'inégalités sont incessants. Ma génération dit souvent que nous sommes « cuits », sans aller jusqu'à dire que c'est la fin du monde tel que nous le connaissons. Chaque jour est une montagne russe émotionnelle : dans un premier temps, je réagis avec indignation, la plupart du temps avec tristesse, j'en parle avec mes amis, je vais me coucher et le lendemain, tout recommence. Je dois avouer que, malheureusement, avec le temps, je me sens de plus en plus blasé par ce cycle qui se répète. La compassion, autrefois vive, risque de se transformer en une sorte d'engourdissement. Vous savez ce qui aggrave la situation ? Comme cela vous rend insensible, vous remarquez à peine ce changement : nous sommes tous trop pris par la consultation frénétique de nouvelles sur nos téléphones. Mais sans le vouloir, j'ai commencé à oublier les difficultés concrètes des autres, et encore plus la souffrance de la Terre elle-même.

Je me rends compte que cette désensibilisation n'est pas sans conséquences. Pour me protéger, je me retire parfois, je me replie sur moi-même, me convainquant que les

problèmes du monde sont tout simplement trop immenses pour que je puisse y faire face. L'instinct de survie qui me pousse à assurer ma paix et celle de mes proches me rend involontairement plus méfiant, moins ouvert. Et c'est précisément à ces moments-là que je vois à quel point l'isolement peut aggraver les fractures de notre société.

Je ne suis toutefois pas assez désespéré pour penser que nous sommes vraiment « cuits ». L'idée de fraternité et de sororité—fondée sur l'idée que nous sommes tous des êtres humains embarqués sur un même grand bateau — semble offrir un contrepoids. Travailler pour la Famille Lasallienne m'offre une dose quotidienne de fraternité que je peux conserver et vivre de près ; c'est l'occasion de faire à nouveau confiance aux autres.

Vivre fraternellement, comme nous le rappelle le Pape François, c'est résister à l'indifférence et choisir la rencontre, même lorsqu'il est plus facile et plus pratique de s'en aller.

Ce qui me rassure, c'est que la fraternité n'exige pas de grands gestes. Elle se manifeste dans les actes quotidiens : lorsqu'une personne prend des nouvelles d'un camarade de classe en difficulté, lorsque des collègues célèbrent les succès d'autres collègues, ou lorsque des jeunes se réunissent pour nettoyer une rivière polluée. Certains considèrent ces actes comme insignifiants, mais en réalité, ils ont un effet domino. Ils brisent la culture de l'isolement et nous rappellent que le cercle de la bienveillance peut toujours s'élargir. Ces gestes ne suffiront peut-être pas à démanteler les injustices systémiques du jour au lendemain, mais ils sèment les graines de

la confiance qui, avec le temps, peuvent se transformer en quelque chose de beaucoup plus grand.

Mon éducation lasallienne m'a aidé à voir cela plus clairement. Je viens de lire la Réflexion lasallienne n° 11 qui dit que « tout est lié », une vérité qui remodèle notre compréhension de la création et de la communauté ; comprendre que mon bien-être n'est pas séparé de la dignité des autres ou de la santé de la terre et qu'ils sont liés entre eux. La fraternité n'est donc pas une bienveillance sentimentale. C'est un principe structurel de la vie elle-même. Nuire à l'un, c'est nuire à tous, et guérir l'un, c'est commencer à guérir tous.

Je ne veux pas ignorer les débats autour de l'idée de fraternité, où certains affirment que la fraternité naît d'une vulnérabilité partagée, tandis que d'autres avertissent que l'histoire montre comment les communautés peuvent aussi exclure, parfois violemment, sous couvert de fraternité. J'apprécie profondément ces points de vue et ces tensions me poussent à la prudence, me rappelant que la fraternité n'est jamais garantie et qu'elle doit être pratiquée avec humilité. Néanmoins, je suis enclin à croire que le risque en vaut la peine. Si l'on part du principe que tout est effectivement lié, alors la fraternité n'est pas et ne sera jamais facultative. C'est pourquoi les choses ordinaires sont si importantes : les actes quotidiens de fraternité rétablissent la confiance sur laquelle on peut ériger des structures plus importantes de justice et de paix.

Je me demande parfois : dans un monde où la méfiance semble souvent le plus sûr, est-ce vraiment si difficile d'être là pour les autres ? La réponse facile est non, mais je comprends que cela puisse parfois mener à la déception ou à l'inconfort. Cela peut impliquer de s'opposer à des systèmes

qui prospèrent grâce à la division. Mais cela peut aussi mener à la guérison. J'ai vu des communautés choisir d'accueillir des migrants, des voisins se rassembler autour de familles en deuil, des étudiants trouver de la joie dans des projets qui aident l'environnement. Dans ces moments-là, je vois comment la confiance, une fois brisée, peut être reconstruite.

Pour moi, l'appel du « *Tout est lié* » est à la fois urgent et porteur d'espoir. Il me dit que je ne suis pas destiné à vivre dans l'isolement, à me prémunir contre un monde hostile. Je fais partie d'une communauté de création, où mon épanouissement dépend de celui des autres.

La fraternité n'est donc pas un rêve lointain. **C'est un choix quotidien**, une discipline qui m'invite à vivre **comme si nos vies étaient tissées ensemble**, car en vérité, elles le sont déjà.



Apocalypse : une seule coupe

Reflét de communion

Avant la création du monde, il existait déjà un cercle, non pas de pouvoir, mais d'amour. Le Père, le Fils et l'Esprit se déplaçaient intérieurement comme le souffle et la flamme, donnant et recevant dans un rythme infini de communion. Cette danse divine n'est pas un mystère abstrait, mais la première révélation de la fraternité elle-même.

Parler de fraternité, ce n'est donc pas parler uniquement d'éthique ou d'affection, c'est toucher le cœur de Dieu.

Comme nous le rappellent de nombreux théologiens et saints, Dieu est relation, un être-avec et un être-pour. De cette communion débordante jaillissent la création, l'histoire et la mission. Vivre fraternellement, c'est refléter cette vie divine : se donner et recevoir, unir les différences sans les dissoudre, laisser nos communautés devenir de petits reflets de cette Trinité infinie et toute-puissante : Père, Fils et Esprit. Chaque fraternité lasallienne, chaque leçon, chaque acte de mission partagée commence par la vie qui émane de la Trinité, la première communauté.

Jean-Baptiste de La Salle s'est prosterné devant cette *infinie et adorable majesté* et a cherché à vivre ce mystère avec ses Frères. À travers son histoire, nous pouvons réexaminer notre expérience de la fraternité : comment la communion éternelle de Dieu a cherché une demeure terrestre parmi les enseignants qui sont venus vivre – ensemble et par association – pour le service éducatif des pauvres.

La conversion de La Salle n'a pas été l'histoire d'un saint isolé, mais celle d'un **homme attiré par la relation – d'abord avec les enfants abandonnés** de Reims, puis avec les compagnons qui ont osé vivre et prier avec lui.

Ensemble, ils ont découvert que l'amour de Dieu pouvait s'écrire non seulement dans des credos, mais aussi avec de la craie et que l'école pouvait devenir un autel où le pain est rompu et où les cœurs s'enflamment d'espoir. Leur fraternité était fragile et ardente, marquée par l'incompréhension, la pauvreté, mais aussi par beaucoup de joie. Et c'est ainsi qu'elle perdure aujourd'hui dans les communautés des Frères : non pas un portrait achevé de la perfection, mais un miroir vivant de l'amour don-de-soi de Dieu, où la différence, la faiblesse et la mission partagée deviennent des sacrements de communion.

Au moment choisi par Dieu, et grâce à l'Esprit créatif de Dieu, notre fraternité lasallienne entame une nouvelle étape, se répandant comme une traînée de poudre à travers diverses vocations lasalliennes. Ce qui a commencé avec quelques communautés de Frères est devenu une vaste famille lasallienne, s'étendant à travers les cultures et les continents. Autour de la même table se réunissent

désormais les Partenaires lasalliens, les éducateurs, les familles et les jeunes, chacun apportant sa propre lumière à la flamme commune. L'Esprit a élargi le cercle, nous enseignant que la fraternité n'est pas un bien à protéger, mais une grâce qui ne peut être contenue. Elle dépasse nos communautés pour rejoindre les appels de la création, le visage des exclus, le désir ardent de notre maison commune. C'est l'élargissement du rêve de La Salle : que nous devenions tous des compagnons dans la communion de Dieu, découvrant que les autres ne sont pas des étrangers, mais des proches. Notre symbole est la coupe partagée où se rencontrent la communion divine, l'histoire humaine et la fraternité universelle.

Lors d'un récent voyage dans plusieurs communautés d'Amérique latine, j'ai été une fois de plus séduit par cette tradition sociale profondément enracinée et répandue dans la région : le partage de cette boisson traditionnelle, le *maté*.



Une seule coupe est
passée de main en main
et partagée - cela peut
durer toute la journée –
un symbole puissant de
rencontres fraternelles
authentiques. La coupe
partagée porte le goût
de la terre et du feu,
le parfum des racines
et le souffle partagé.
**Tandis qu'elle circule,
nous reconnaissons**

le cercle de communion qui nous a unis :
Frères, Partenaires, jeunes et vieux, riches
et pauvres, **femmes et hommes buvant
tous à la même coupe de la grâce.**

Chaque gorgée est un souvenir sacré : « Faites ceci en mémoire de moi ». Nous nous souvenons non seulement de Celui qui a rompu le pain et donné sa vie pour nous, mais aussi des innombrables Lasalliens qui, au fil des siècles, ont fait de même, faisant de leurs salles de classe, de leurs bureaux, de leurs quartiers, une Eucharistie vivante de fraternité.

Partager et boire à la même coupe, c'est croire que le cœur de l'éducation est une rencontre. C'est redécouvrir, alors que la coupe passe d'une main à l'autre, que la foi est toujours sociale, toujours inclusive, toujours tournée vers l'extérieur. Dans ce cercle, les étrangers deviennent des proches, et les pauvres, les oubliés, les étrangers trouvent une place parmi des amis. Nous apprenons que l'école lasallienne n'est pas une forteresse mais une table, où personne n'est exclu, et où l'histoire de chaque élève enrichit la saveur de notre boisson commune.

Et ainsi, nous avançons, parfois sur des chemins familiers, parfois sur des passerelles encore en construction qui tremblent sous nos pas.

**Être lasallien aujourd'hui, c'est accepter
la grâce et le risque de construire le
pont tout en marchant dessus.**

En fait, nous sommes appelés à devenir le pont même par lequel les autres peuvent passer de l'autre côté : entre des générations qui ne parlent plus le même langage, entre la

foi et le doute, entre les cris des pauvres et le silence du pouvoir. Chaque poutre que nous posons est un acte de confiance envers l'Architecte qui nous précède : le Christ, le pont entre le ciel et la terre. Nos mains peuvent porter les échardes de ce travail, mais elles portent aussi les marques de la résurrection.

Lorsque nous choisissons le dialogue plutôt que la division, l'accompagnement plutôt que l'abandon, la justice plutôt que l'indifférence, nous permettons à l'Évangile de reprendre chair dans l'histoire. À l'image du pont en construction de Robert Quinn,⁷ la mission lasallienne ne se déroule pas à partir de la sécurité de plans achevés, mais à partir du courage de commencer, d'avancer ensemble même lorsque les fondations sont encore en train d'être posées. C'est la fraternité en mouvement, l'espoir en construction, l'amour qui ose franchir l'impossible.

Et au bout du chemin, là où le pont rencontre la terre, se trouve une table – large, simple, lumineuse. C'est la table de l'abondance, où les pauvres ne sont pas des invités mais des hôtes, et où l'éducation se fait Eucharistie : où l'ignorance cède à la compréhension, l'isolement à l'appartenance, le désespoir à la promesse. Ici, la foi et l'amour des pauvres ne sont plus deux voies, mais une seule et même façon de voir la réalité. Depuis près de 350 ans, les lasalliens préparent cette table aux quatre coins du monde, non seulement pour enseigner, mais aussi pour rendre présent Dieu qui désire toujours habiter parmi nous.

Ces écoles, ces centres d'espérance, ne sont pas des monuments de réussite ; ce sont des signes vivants que l'amour

⁷ cf. Robert E. Quinn, *Building the Bridge As You Walk On It: A Guide for Leading Change* (San Francisco: Jossey-Bass, 2004).

du Christ peut donner un cœur à notre monde et raviver l'amour partout où nous pensons que la capacité d'aimer a été perdue. Autour de ces tables, les affamés sont nourris, les jeunes découvrent leur voix et nous entrevoyons le Royaume qui est à la fois promis et déjà commencé.

Dans cette communion, nous commençons à voir d'un œil nouveau que la coupe de *maté*, le pont et la table ne sont pas des symboles distincts, mais un mouvement continu de la grâce. L'eau qui remplit la coupe coule sous le pont ; le pont nous conduit à la table ; et la table nous renvoie au monde. *Tout est lié*. La fraternité que nous vivons entre nous s'étend à toute la communauté de la création : aux forêts et aux rivières, aux réfugiés et aux enfants, à la terre fragile qui gémit dans l'espérance. Boire, marcher, partager ne sont pas seulement des gestes de foi, mais aussi de conversion écologique, des actes de tendresse envers notre maison commune.

Nous sommes donc invités à devenir des « ponts vivants » de communion, reliant le ciel et la terre, l'humain et le divin, le brisé et l'entier. Être lasallien à notre époque, c'est avoir la conviction qu'aucun cri n'est étranger, qu'aucune blessure n'est vaine, qu'aucun acte d'amour n'est trop petit pour restaurer l'harmonie de la création.

En clôturant cette réflexion, nous ne mettons pas fin au voyage : nous ne faisons que franchir une nouvelle étape. Autour de la coupe partagée, sur le pont inachevé, à la table de l'abondance, nous entendons une fois de plus battre le rêve de Jésus : « Que tous aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jean 10,10). Continuons donc à marcher, compagnons sur la même route, bâtisseurs de ponts, porteurs de coupes, serveurs à la table, lasalliens qui croyons que

la fraternité n'est pas un rêve du passé, mais le langage du présent et notre espérance pour l'avenir. Que nos vies, entrelacées avec la création et les unes avec les autres, proclament ce que la Réflexion lasallienne 11 nous rappelle :

« Redécouvrir que **tout est lié,**
c'est reconnaître que la vision de
l'Évangile continue d'être notre
première et principale règle ».

Et ainsi, nous passons à nouveau la coupe, en mémoire de Jésus, dans l'espérance pour notre monde, en communion avec toute la création, jusqu'à ce que le rêve de Dieu se réalise en nous.







**Frères des
Ecoles
Chrétiennes**

La  **Salle**



lasalleorg

www.lasalle.org